

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publié pour le département de l'Agriculture de la Province de Québec (pour la partie officielle,) par
Eusèbe Sénécal & fils, Montréal.

Vol. XII. No 1.

MONTREAL, JANVIER 1889.

{ Un an \$1.00
payable d'avance

Abonnements à prix réduits.

“ En vertu de conventions expresses avec le gouvernement de la province de Québec, l'abonnement au *Journal d'agriculture* n'est que de trente centins par an pour les membres des sociétés d'agriculture, des sociétés d'horticulture et des cercles agricoles, pouvu que tel abonnement soit transmis, d'avance, à MM. Sénécal & fils, par l'entremise du secrétaire de telle société ou cercle agricole.”—RÉDACTION. Toute matière destinée à la rédaction doit être adressée au directeur de l'agriculture, Québec.

PARTIE OFFICIELLE.

Table des matières.

Convention de la société d'industrie laitière.....	1
Revue de l'année 1888.....	1
L'industrie laitière canadienne.....	3
L'œuvre de M. Ed. A. Barnard appréciée en France.....	8
Nos gravures.....	9
Dispersion du troupeau et du matériel etc.....	10
Les bestiaux jersey-canadiens.....	10
Réformes à opérer dans la régie des sociétés d'agriculture.....	10
Cueillettes.....	11
Correspondance - Volailles.....	12
Moutons—Quelle race choisir?.....	12
L'industrie laitière dans Bonaventure.....	13
La pourriture chez le mouton.....	14
Les cercles et les sociétés d'agriculture.....	14
Echo des cercles.....	15

Convention de la société d'industrie laitière.

Nous venons rappeler à nos lecteurs que cette convention se tiendra à l'Assomption les 23 et 24 janvier courant. Nous donnons ci-joint une liste des conférences qui seront données à cette convention, afin d'engager tous les cultivateurs soucieux du progrès de l'industrie laitière, à s'y rendre en foule pour recueillir les renseignements nombreux qu'ils sont certains d'y puiser. Voici la liste des conférenciers, ainsi que des sujets qui seront traités :

L'HON. M. BEAUBIEN, ensilage; M. L'ABBÉ MONTMINY, les bienfaits d'une fabrique de fromage; M. JULES PAQUET,

constructions rurales; M. A. R. JENNER FUST, rôle des cultures sarclées—engrais fabriqués à la maison; DR AD. BRUNEAU, culture des racines; DR J. A. COUTURE, conseils de médecine vétérinaire; M. F. X. THIBAUT, la pulpe de la betterave; M. D. M. MCPHERSON, fabrication du fromage; M. J. C. CHAPUIS, le lait; MM JOS. PAINCHAUD, SAUL CÔTÉ et JOHN A. MACDONALD, inspections; M. ALEXIS CHICOINE, fabrication du beurre, échantillons; M. ANTOINE CABAVANT, une porcherie, etc., etc. Et de plus MM. LES ABBÉS CHARTIER ET CAISSE et M. J. J. A. MARSAN, M. J. DE L. TACHÉ, dont les sujets de conférences ne nous sont pas connus.

REVUE DE L'ANNEE 1888.

L'homme, pris sous son côté matériel seulement, ne songe qu'à se réjouir quand il se sent bien et heureux et qu'à se plaindre lorsqu'il souffre. Ces sentiments constituent ce qu'on appelle “l'égoïsme.” Mais si l'on prend l'homme au moral, l'on trouve en opposition à ces deux sentiments d'égoïsme deux autres sentiments qui animent toute âme bien née, le sentiment de la reconnaissance pour la cause qui nous fait jouir, ou bien du regret pour la faute qui nous a exposés à la souffrance. Seulement, ces deux sentiments sont fréquemment mis en oubli par l'homme. C'est pour cela que, lorsque Dieu nous envoie des années d'abondance, nous ne songeons le plus souvent qu'à en jouir sans lui témoigner notre reconnaissance. De même, lorsqu'il nous envoie des années mauvaises, nous ne savons, hélas! que murmurer sans songer que nous nous les sommes attirées par notre ingratitude pour les bienfaits reçus.

En commençant avec vous, amis lecteurs, cette revue agricole de l'année qui vient de se terminer, les idées que nous venons d'exprimer se sont les premières présentées à notre esprit, en face de la misère des temps présents. L'année mil huit cent quatre vingt-huit a été, pour nous cultivateurs, si désastreuse, que le murmure monte presque malgré nous à nos lèvres, et c'est pour en empêcher l'expression que j'ai d'abord posé, en commençant les principes de reconnaissance et de repentir qui doivent nous animer, suivant que nous sommes bénis ou châtiés par le Tout-Puissant.

Nous voyons disparaître les derniers instants de l'an 1888 sans tristesse parce qu'il ne nous laisse que de mauvais souvenirs. En effet, de longtemps, nous n'avons été aussi cruellement éprouvés, et si ce n'était que cette année, comme toutes celles qui passent, emporte avec elle une brève à jamais perdue de notre vie, nous serions absolument heureux de la voir terminée. Pour justifier notre appréciation, entrons dans le détail.

AGRICULTURE EN GÉNÉRAL.—Au point de vue agricole général l'année 1888 se résume en mauvais hiver, mauvais printemps, mauvais été, mauvais automne. Total, misère et disette. Ce résumé n'a rien d'exagéré. L'hiver s'est prolongé jusqu'au mois de mai. Le printemps nous a forcés de ne faire les semailles qu'un mois après les dates ordinaires. L'absence de chaleur a rendu la germination lente et défectueuse, l'abondance de pluie et de fraîcheur a entravé la croissance des grains, la maturation des pommes de terre, et la récolte du foin, et les froids et gelées précoces d'automne ont empêché les grains de mûrir. Notre bilan se solde donc avec du mauvais foin, des légumes et racines sans maturité et fort pourrissants, ne comptant que comme une demi-récolte, des grains, sans valeur aucune, gelés, moisis, légers. Et rien d'étonnant à cela si l'on jette un coup d'œil sur les notes météorologiques suivantes :

M. Walter H. Smith a constaté ce qui suit à son laboratoire privé : La quantité de pluie tombée en août 1888 a été de 7.89 pouces ; moyenne de la pluie tombée pendant le mois d'août des quatorze dernières années, 2.83. Total de la pluie en septembre 1888, 3.69 pouces ; moyenne de septembre pendant les quatorze dernières années, 2.24 pouces. Total de la pluie en octobre 1888, 4.54 pouces ; moyenne de la pluie en octobre pendant les quatorze dernières années, 3.60 pouces.

Le mois d'août 1888 a eu 19 jours de pluie, septembre 16, et octobre 25.

A part le mérite qu'il y a pour nous à retirer de cette dure épreuve, si nous savons la supporter sans murmurer, il y a deux leçons importantes qui ressortent de l'état de choses actuel. La première, c'est que l'on doit s'appliquer toujours à faire le plus possible de labours d'automne, qui sont d'une nécessité absolue dans des années sans printemps comme celle qui vient de s'écouler, à part du bénéfice toujours assuré qu'on en retire, sur les terrains qui s'y prêtent. La seconde, c'est que la culture en rapport avec l'industrie laitière fait sentir ses multiples avantages surtout dans des circonstances comme celles dans lesquelles nous nous sommes trouvés cette année. Allons partout où la vieille routine de culture par *labour et friche alternés* est suivie, et voyons où en sont les cultivateurs qui la suivent encore. A part quelques livres de mauvais beurre à vendre cet automne, à un prix ridiculement bas, leur recette est nulle, et pourtant, il leur faut, comme tous les autres, acheter du pain. Au contraire, les cultivateurs qui ont de forts troupeaux de vaches et qui sont patrons de fromageries et beurreries ont retiré du bel argent courant de leur lait. Sachons profiter de ces deux enseignements.

Dans les régions officielles, nous avons à noter la création d'un département spécial d'agriculture et de colonisation, le remplacement comme député commissaire d'agricul-

ture de M. Siméon Lesage par M. le comte Labelle, comme directeur de l'agriculture de M. Ed. A. Barnard par M. le docteur G. Leclère, et comme secrétaire du Conseil d'agriculture de M. le docteur G. Leclère par M. Ed. A. Barnard.

Comme détail important de progrès agricole, nous devons noter en passant, le fait accompli de l'existence désormais consacrée du livre de généalogie de la race bovine canadienne qui se remplit depuis deux ans d'entrées du bétail-souche de cette race. Il reste maintenant à ceux qui ont présidé à la création de ce livre, de protéger la race qu'ils ont mise en évidence, à cause de ses grands mérites, en forçant ses adversaires trop nombreux, à la reconnaître dans nos concours agricoles où on a déjà tenté de continuer à la confondre avec les croisés de tout genre qui sont la plaie de notre agriculture. Sans cette protection, le livre de généalogie ne sera qu'une tentative avortée dont il résultera plus de mal que de bien.

L'année s'est écoulée sans exposition provinciale et nous ne voyons rien à regretter en cela. Qu'on fasse les expositions provinciales moins souvent, qu'on encourage les expositions de district, et on réalisera certainement là un progrès.

COMMISSION AGRICOLE.— Cette commission, dont nous annoncions la création dans notre revue de 1887, a fait un rapport préliminaire de ses opérations, qu'elle a continuées cette année. Nous ne connaissons la nature de ces nouvelles opérations que par le rapport officiel qui en sera fait.

INDUSTRIE LAITIÈRE.—Voilà à peu près la seule branche de l'industrie agricole qui ait quelque peu prospéré cette année. Et, encore s'est-elle sentie de la misère du temps, en ce sens que le marché des produits laitiers a été très bas au début, et que l'automne à gelées hâtives que nous avons eu, a fait diminuer très rapidement le rendement du lait. Néanmoins, comme je l'ai constaté plus haut, cette industrie a été à peu près la seule véritable source de profits pour nos cultivateurs, en 1888.

Notre société d'industrie laitière continue son œuvre. Voici un aperçu de ses opérations pour l'année écoulée : Convention annuelle de la société, à Saint-Hyacinthe, en janvier. Concours des vaches canadiennes. Leçons de fabrication du fromage données publiquement à Saint-Hyacinthe et à Montmagny. Tenue du livre de généalogie de la race bovine canadienne. Le dernier rapport du commissaire d'agriculture indique qu'à la date de sa publication, il y avait dans ce livre 26 entrées pour les taureaux et 164 entrées pour les vaches de race canadienne ; 6 entrées pour les taureaux et 28 entrées pour les vaches de race jersey-canadienne. Il y a eu nombre d'autres entrées depuis la publication de ce rapport.

Le rapport annuel de la société contient outre le rapport des inspecteurs officiels, seize conférences et discours ayant tous trait soit à l'industrie laitière proprement dite, soit à l'agriculture au point de vue de cette industrie.

HORTICULTURE.—En fait d'événements horticoles, le plus important est une convention d'horticulture tenue à Québec, sous les auspices de la société d'horticulture de Montréal, pour le plus grand avantage des horticulteurs et arboriculteurs de l'est de notre province. Le rapport de cette convention est précieux pour les intéressés et contient d'importantes données sur la culture des fruits russes dans la province de Québec, et l'adaptation de certaines variétés de nos fruits rustiques à la culture dans les parties les plus froides de la province.

SYLVICULTURE.— Cette branche qui devrait occuper une place si importante dans notre économie rurale est malheureusement négligée. Malgré les entretiens et les écrits de l'hon. M. Joly, qui est toujours sylviculteur pratique et enthousiaste, et qui dans la convention d'horticulture que nous venons de mentionner a donné une intéressante conférence sur son sujet de prédilection, malgré une autre conférence de M.

Chs Gibb sur la culture des arbres d'ornement, on peut dire qu'on ne s'occupe pas généralement assez sérieusement d'une question aussi vitale pour nous. Un jour pour la *fête des arbres* a bien été fixé cette année encore par la législature, mais à une saison où la plantation est impraticable pour une grande partie de la province. Il a été plus ou moins observé, plutôt moins que plus et voilà tout. Et, pendant que nous restons ainsi dans l'apathie, nos voisins s'occupent eux de nous inciter à gaspiller nos bois marchands en leur faveur. Ils ont songé à enlever les droits d'entrée sur les bois que nous exportons chez eux, afin d'augmenter le courant de cette exportation et de ménager par ce moyen leurs propres revenus forestiers. Les journaux de sylviculture des pays étrangers, étudiant nos richesses forestières, calculent ce que devront durer nos exportations dans cette ligne, reproduisent les cris d'alarme isolés que poussent de temps en temps quelques-uns des rares économistes qui parmi nous, s'alarment à la vue de la négligence que nous apportons à l'aménagement et l'exploitation de nos bois. Mais nous, en face de cela, comme nation, nous semblons ne pas voir le danger qui menace cette source, l'une des plus importantes, de notre richesse nationale.

CERCLES AGRICOLES.—L'œuvre des cercles se continue, mais, il faut bien le dire, il leur manque un élément de vitalité, les conférenciers tant désirés, si souvent demandés. Cependant, il semble y avoir une amélioration depuis quelque temps. Une circulaire officielle vient de sortir et semble indiquer qu'on veut donner aux cercles l'encouragement qu'ils méritent. Et, puis, il n'y a pas encore lieu de désespérer, car si l'œuvre va lentement, au moins elle marche au lieu d'être arrêtée. Cinq nouveaux cercles, malgré les circonstances adverses, ont vu le jour en 1888. Nous leur souhaitons longue vie. (1)

COLONISATION.—Les promoteurs de la colonisation ont conçu de grandes espérances de voir cette dernière prendre un puissant essor, lorsqu'ils ont vu l'important nouveau poste de député commissaire de l'agriculture et de la colonisation occupé par M. le curé Labelle, l'apôtre par excellence du défrichement de notre sol par des bras canadiens-français. Et, comme pour donner plus de fondement à ces espérances, l'œuvre de M. le curé Labelle vient de trouver un historien, dans la personne de M. Rameau de St-Père, ce français d'outre-mer, si sympathique aux français du Canada. M. Rameau, après nous avoir connu il y a trente ans, a conservé un si bon souvenir de nous, a si bien saisi le caractère de notre existence nationale, qu'il a voulu confier ses idées sur nous à la postérité en les consignait dans les archives de l'histoire. Pour pouvoir mieux finir l'œuvre qu'il a commencée, il y a trente ans, il est revenu cette année parmi nous pour être témoin de la réalisation des choses qu'il a prédites sur la grandeur de nos destinées. Les travaux de colonisation de M. le curé Labelle l'ont surtout frappé d'admiration et il a traduit cette admiration en une belle page d'histoire qu'il vient d'écrire sous le titre : *Les Cantons du Nord*.

APICULTURE.—L'apiculture dont le goût se développe petit à petit dans notre province, a souffert cette année des rigueurs de la, ou plutôt de toutes les saisons. La récolte de miel est bien au-dessous de la moyenne, et nous avons entendu plusieurs apiculteurs entretenir des craintes pour l'hivernement des ruches. Un mouvement important qui s'est produit il y a une couple d'années pour travailler à la vulgarisation de l'apiculture semble se ralentir, et si tel est le cas, nos apiculteurs doivent faire tous leurs efforts pour se recruter, et donner suite aux belles espérances qu'a fait concevoir pour

cette branche si profitable à l'industrie agricole, la fondation d'une société apicole dans notre province.

PRESSE AGRICOLE.—Il ne s'est pas produit d'augmentation dans le nombre de nos journaux agricoles. Mais nous devons mentionner ici un progrès marqué, au point de vue de l'industrie laitière, réalisé par un de nos journaux de commerce, *le Prix courant*. Cet entreprenant journal a inauguré une série de suppléments hebdomadaires consacrés uniquement à l'industrie laitière, et cette innovation a été d'une grande utilité pour le nombreux public qui a des intérêts dans cette industrie.

BIBLIOTHÈQUE AGRICOLE.—Nous ne ferons que donner les titres des ouvrages, rapports, opuscules qui sont venus, cette année enrichir les rayons de notre bibliothèque agricole canadienne. Ils ont chacun leur tour, été appréciés dans les colonnes du Journal, lors de leur apparition, et voici leurs titres respectifs : *la Pratique de la laiterie illustrée*, par M. W. H. Lynch; *Série de livres pour la comptabilité des fabriques de beurre et de fromage*, se composant des livres de *réception*, *livre de compte de lait et grand livre*, par M. J. de L. Taché; *la Nomenclature des fruits russes*, par M. Chs Gibb; *les Bulletins Nos 2 et 3 de la ferme expérimentale centrale d'Ottawa*; *le Mouton*.—*Traité pratique sur l'élevage du mouton au Canada*, deuxième édition, par M. Eugène Casgrain; *le sixième Rapport de la société d'industrie laitière de la province de Québec*; *le treizième Rapport de la société d'horticulture de Montréal*.

Amis lecteurs, nous venons de faire encore une fois, ensemble, la revue d'une année écoulée. En la terminant, je ne formulerai qu'un souhait : celui de pouvoir, à la fin de l'année 1889 qui commence, consigner dans notre revue un souvenir plus agréable de la présente année que celui de l'année que nous venons de terminer. Mais, tout en espérant que Dieu nous favorisera à l'avenir, sachons tourner à notre profit l'épreuve que nous venons de subir, et qui malheureusement n'est pas terminée. Les suites d'une mauvaise récolte se font sentir jusqu'à la récolte prochaine, et d'ici là il faut pratiquer une économie entendue qui nous permette de sortir sans être trop appauvris de l'époque de disette que nous traversons.

J. C. CHAPAIS.

L'INDUSTRIE LAITIÈRE CANADIENNE.

Série de lettres adressées par M. W. H. Lynch au public agricole du Canada, comme conclusions d'une étude soignée des méthodes et de la pratique de l'industrie laitière dans la Grande-Bretagne et en Europe, pendant une visite de quatre mois faite en 1888.

(Ces lettres sont enregistrées au bureau du ministre de l'agriculture à Ottawa, par W. H. Lynch en l'année 1888, et sont publiées dans ce journal avec permission spéciale de l'auteur.)

Nous commençons aujourd'hui sous ce titre la publication d'une série de lettres très importantes dont nous recommandons la lecture attentive à tous nos lecteurs.

Comme ces lettres sont publiées une fois par semaine par l'auteur, et que notre journal ne paraît qu'une fois par mois nous sommes obligés de ne donner que des extraits de la première afin de pouvoir faire place en entier aux deux autres déjà publiées au moment où nous mettons sous presse. (LA RÉDACTION.)

PREMIÈRE LETTRE.

L'INDUSTRIE LAITIÈRE. SON AVENIR AU CANADA.

Extraits.

L'auteur commence à adresser aujourd'hui une série de lettres au public canadien qui s'occupe d'industrie laitière, comme premier résultat d'une visite d'études de quatre mois, qu'il a faite en Europe en canadien, et au point de vue d'intérêts canadiens de cette industrie.....

En justice pour moi-même et pour le sujet que j'ai entrepris de

(1) M. Chapais ne compte pas au bon nombre de cercles qui ont été créés en décembre dernier. Nous en connaissons pour notre part douze dans la seule région de colonisation du Nord, centre du travail du R. V. M. Labelle.

traiter, je dois dire, de suite, que le travail fait n'était pas l'objet immédiat de mon voyage.

J'entrepris tout simplement mon voyage pour me rendre à l'invitation de lire une conférence devant la *British Dairy Farmers' Association*, à sa réunion annuelle, avec l'intention accessoire de recueillir, pendant ce voyage, assez de renseignements pour justifier une telle dépense de temps et d'argent, dépense qui ne m'aurait pas été permise autrement.

Sur la seule annonce de cette visite, je reçus de plusieurs sources, et spontanément, des indications que mon voyage pouvait et devait servir des besoins pressants de notre situation.

Quelques extraits d'une lettre reçue le premier mai dernier de M. E. A. Barnard, alors directeur de l'agriculture de la province de Québec, feront voir.

CE QUE L'ON ATTENDAIT DE MA VISITE.

M. Barnard m'écrivait ceci :

"Je suis enchanté d'apprendre que vous allez en Angleterre accomplir une mission ausi flatteuse. J'espère bien que vous donnerez là le temps nécessaire à l'étude sérieuse des questions laitières. Ce qu'il nous faut surtout pour le marché anglais, dans mon opinion, c'est :

"1. Une organisation chargée de faire pour le commerce de beurre et de fromage, un travail analogue à celui dont l'agence canadienne d'immigration à Liverpool est chargée pour le commerce du bétail ; 2. un système d'emballage et d'expédition, qui nous permette d'offrir du beurre réellement frais à la consommation anglaise. J'ai étudié cette question depuis un certain temps, et j'en suis venu à la conclusion qu'il est possible d'expédier du beurre frais en quarterons, étampés avec goût, mis dans des paquets d'une livre, de papier spécial, réunis à la quantité de 12 à 24 livres, dans des boîtes plus grandes qui seraient elle-mêmes placées dans de fortes caisses d'emballage ; — le tout arrangé de façon à être assez à l'abri des changements de température, pour arriver chez le détailler dans le meilleur état. Si nous pouvons réaliser ce point, et s'il peut être trouvé là-bas des agents honnêtes et actifs pour veiller aux expéditions, nous aurons

FAIT BEAUCOUP POUR NOTRE PAYS.

"Je suis prêt à vous aider de toutes mes forces dans l'étude de ces questions. Avec l'ère nouvelle et promise de steamers rapides, et de concurrence entre les lignes transatlantiques, avec la proximité des points d'embarquement, avec les réfrigérants, avec du soin dans la fabrication et l'emballage, notre beurre devait atteindre le consommateur anglais en aussi bon état que le beurre de Normandie. Le voyage sera plus long sans doute, mais les réfrigérants et un emballage assurant l'exclusion de l'air, depuis le moment où le beurre est fabriqué jusqu'au moment où il sera mis sur la table du consommateur, rendent le succès possible, pour nous comme il l'est pour les gens de Normandie : il suffit de nous organiser et de faire ce qui est nécessaire."

M. Barnard, qui m'écrivait ces lignes est avantageusement connu, et dans la province de Québec, son champ de travail officiel, et dans les autres provinces qu'il a souvent visitées. L'espace me manque pour ajouter à cette lettre des commentaires de journaux exprimant le même espoir au sujet de ma visite.

Ma conférence là-bas, devant la *British Dairy Farmers' Association*, dont j'étais déjà membre, me valut de faire la connaissance des grands agriculteurs anglais, et

M'APLANANT LES VOIES

en m'assurant une foule de lettres d'introduction, — plus que j'en utilisai, — pour le Royaume-Uni et pour le continent.

J'ai vu dans les quatre mois de mon voyage, l'Angleterre, l'Irlande, le pays de Galles, le Danemark, la Suède, l'Allemagne et la France. Je me suis fait un devoir d'interviewer les grands commerçants de Liverpool, de Londres, de Dublin, de Cork et de Bristol. J'ai pu voir des fabriques de beurre et de margarine, les laiteries particulières, et les marchés aux beurres ; je n'ai pas manqué une occasion de me renseigner auprès des agriculteurs en vue, des commerçants, et des experts que j'ai rencontrés.

Aux conclusions de ces études, je n'ajouterai que juste la quantité de faits requis pour les appuyer ; ce travail m'est facile maintenant que j'ai tout en mains et que je puis élaguer les détails dont elles ont été formées.

Voici, entre autres, des sujets que je traiterai ; le Canada

comme pays laitier ; "Place occupée par les produits canadiens sur les marchés anglais ;" — "Chez les *Dairy Farmers*" anglais ;" — "Chez les importateurs anglais ;" — "Méthodes d'emballage pour l'exportation ;" — "Ce qu'il faut améliorer ;" — "Ce que les Danois ont fait ;" — "Un système modèle de fourniture du lait ;" — "Ecosse de laiterie ;" — "Expédition des Leurreux de Normandie ;" — "Choses nouvelles apprises à l'étranger ;" — "Nécessité d'une association fédérale d'industrie laitière ;" — "La part du gouvernement dans le travail ;" — "Nécessité de la coopération des particuliers ;" — "L'avenir du marché anglais ;" — "Un mot de la Hollande, pays unique ;" etc., etc. C'est là mon programme, d'aussi près qu'il m'est possible de le définir à présent.

W. H. LYNCH.

DEUXIÈME LETTRE.

LE CANADA COMME PAYS LAITIER.

L'agriculture, les forêts, les pêcheries, les mines, les manufactures, le commerce, — richesses latentes ou en plein rapport, — ont leur place marquée dans la fortune nationale du Canada. Mais on ne peut dire, sans déprécier nos autres sources de revenu que, de toutes, l'agriculture est la plus importante, au double point de l'état actuel et des espérances pour l'avenir. Les chiffres de l'exportation démontrent ce fait. En 1887, nos seuls produits agricoles représentent plus de la moitié de notre exportation totale ; les produits de la forêt, qui viennent en second lieu, n'atteignent pas la moitié, en valeur, des produits de l'agriculture exportés. Voici, en chiffres ronds, la classification des produits exportés pour 1887 :

Produits de l'agriculture	\$11,000,000
Produits de la forêt	20,000,000
" des pêcheries	7,000,000
" " mines	4,600,000
" " manufact.	3,000,000
Pelletteries	2,000,000
Divers	1,000,000
Total	78,000,000

Pour la concordance de ces quantités avec les rapports du commerce et de la navigation, il faut dire que j'ai réuni aux produits de l'agriculture proprement dits, les animaux et leurs produits, en exceptant les fourrures dont j'ai fait un titre spécial.

Ces chiffres, tout significatifs qu'ils soient, ne donnent pas la proportion exacte de l'importance de notre agriculture, et voici pourquoi, entre autres considérations :

1. Les produits de la forêt exportés sont, en bien plus grande partie, à l'état *non-manufacturé*, comme par exemple le bois carré, le bois scié, et sont loin d'exiger, pour devenir article de commerce, la même somme de travail que le bétail, le fromage, le beurre, les grains, etc., etc. 2. Le commerce des produits de la forêt n'existe que parce que notre pays est nouveau, et il diminuera avec son développement. L'agriculture est au contraire notre richesse nationale par excellence ; c'est elle qui nous offre les meilleures espérances, et c'est de son extension et de ses progrès, deux facteurs réalisables, que dépend notre plus grande prospérité.

Maintenant, l'analyse de nos exportations agricoles fera voir qu'une espèce des produits compris sous ce titre y occupe une place presque aussi marquante que celle des exportations agricoles, dans la classification que nous établie tantôt. Ainsi, en chiffres ronds, nous avons exporté en 1887 :

Fromage et beurre	\$8,000,000
Bêtes à cornes	6,000,000
Orge	5,000,000
Blé	4,000,000
Pois	2,000,000
Farines	2,000,000
Chevaux	2,000,000
Oufs, (presque)	2,000,000
Divers	10,000,000
Total	\$11,000,000

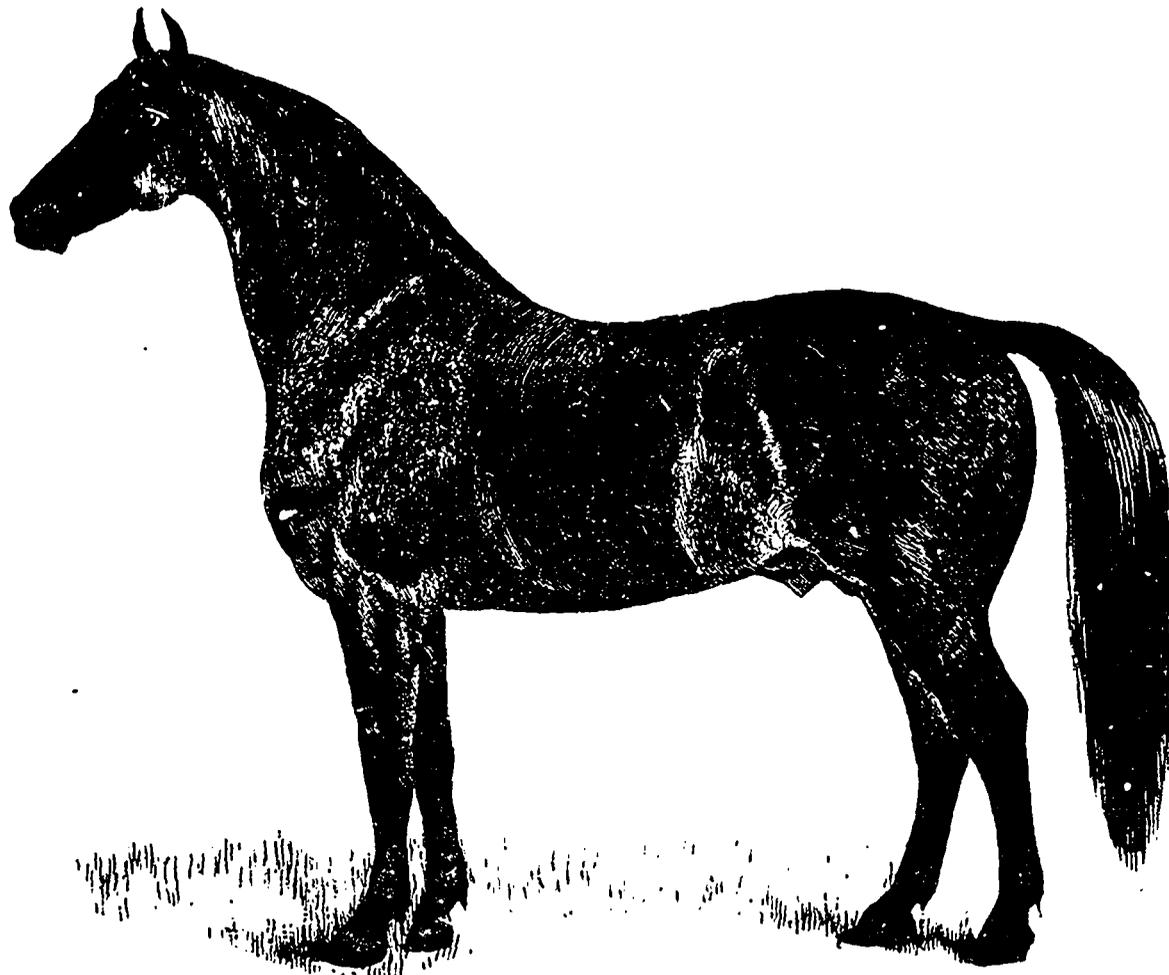
L'exportation de nos produits laitiers est en tête. De fait, elle dépasse l'exportation collective des moutons, des fruits, du lard de flanc (*Bacon*), du foin, de l'avoine, des peaux vertes, des pommes

de terre et de laine. Elle atteint presque 20 pour cent de l'exportation agricole et plus de 10 pour cent de l'exportation totale du pays.

Ces données montrent à l'évidence, en autant qu'on peut tirer des conclusions de l'exportation, que l'industrie laitière ne le cède en importance à aucun des autres facteurs de notre économie commerciale. Les chiffres ne peuvent même pas établir cette importance; la production du lait n'est pas épuisante pour notre pays, parce qu'elle permet l'adoption d'un système de culture qui rend au sol la fertilité perdue dans une culture outrée des céréales. C'est même un fait acquis au Canada, que la production intelligente du lait et la fabrication bien faite de ses produits, répandent la prospérité chez les cultivateurs. Et l'on trouve dans les avantages non équivoques de l'exploitation de la laiterie, et dans son

moins de deux millions de piastres en 1872, à sept millions de piastres en 1887, équivalant à une augmentation de 286 pour cent.

La réputation actuelle du fromage canadien, comparée à ce qu'elle était, avant que notre commerce de ce produit se fit remarquer, confirme d'une manière flatteuse la conclusion naturelle qui ressort de ces derniers chiffres. A une certaine époque, notre fromage ne prenait sur le marché anglais, que sous le couvert des marques américaines; aujourd'hui, nos voisins des Etats-Unis savent, peut-être trop bien pour nous, que leur fromage se vend mieux quand il passe pour canadien. Aujourd'hui, notre réputation est établie au premier rang, et le succès du "Dominion" engage nos rivaux à se renseigner sur nos méthodes de fabrication. — Au Danemark, le pays du beurre par excellence, comme dans a



“ROYALTY” BEAU TYPE DE CLEVELAND BAY.

développement considérable, des gages de prospérité et de progrès pour notre pays.

Mais en poussant nos recherches, le désir de nous louer nous-mêmes de cet état de choses, cessera d'être trop absolu. — Malgré cette augmentation rapide et presque étonnante de l'exportation d'un de ces produits est diminuée considérablement. Suivons les chiffres: de 1872 à 1887, l'exportation totale du pays monte de 61 à 78 millions de piastres, soit de 22 pour cent; l'exportation des produits laitiers augmente de 5 millions et demi à 8 millions, soit de 48 pour cent; mais l'exportation du beurre, au lieu de faire sa part dans cette progression générale, tombe de 3 millions et demi à un million de piastres, soit une chute de 73 pour cent! D'un autre côté, il est vrai, le commerce du fromage a pu faire des progrès phénoménaux, pour créer à notre exportation laitière une aussi belle position; et les chiffres réels sont, en effet, assez frappants. L'exportation du fromage a été portée de

Hollande, qui devance tous ses concurrents dans la production du lait et l'exportation des produits de la laiterie, j'ai trouvé que l'opinion commence à s'informer des causes de notre succès. En passant, je rappellerai que les comtés du sud-ouest de l'Ecosse ont fait de grands progrès sous la direction personnelle de fabricants canadiens, que l'on a engagés là-bas pour acquérir nos méthodes de fabrication; pour une première saison, nos habiles amis les écossais se contentèrent d'un seul professeur pris chez nous; mais aujourd'hui, ils ont à leur aide deux de nos meilleurs fabricants, qu'ils s'assurent, en hommes d'affaires pratiques, en payant largement ce qu'ils considèrent être des services d'une grande valeur.

D'un autre côté, chose moins flatteuse pour nous, notre beurre a perdu beaucoup de sa réputation, à tel point que l'on peut se demander aujourd'hui qui fait plus triste mine, de notre exportation de beurre, diminuée de 73 pour cent, ou de notre réputation comme fabricants de beurre!

Voilà donc pour ce qui regarde le passé de notre industrie laitière, quelles sont maintenant les possibilités et les probabilités de son avenir ? Malgré l'examen que nous venons de faire, si peu encourageant qu'il soit sous certains rapports, je trouve les apparences bonnes.

D'abord, notre pays est naturellement propre à l'industrie laitière : le succès de notre fromage ne laisse aucun doute sous ce rapport, au moins au point de vue du fromage. Notre peu de succès dans le commerce du beurre n'est pas nécessairement une preuve que notre pays n'est pas un pays à beurre. Ce que nous exportons de cet article n'est qu'une minime partie de ce qu'il s'en produit ici. Nous consommons peu de fromage, mais en revanche nous sommes des mangeurs enrégés de beurre. Notre consommation demande, sous ce rapport, nos meilleurs produits et la plus grande partie de ce que nous en fabriquons. Les prix de détail de nos beurres de choix sont assez élevés pour forcer les exportateurs à se rabattre sur les qualités inférieures. Un fabricant de beurre de mon voisinage a toujours obtenu au minimum 20 cents par livre depuis plusieurs années. Il tient à son prix qui a déjà atteint 25 cents. Son beurre a toujours été vendu directement à ses clients qui n'hésitent pas à payer des prix raisonnables pour un article de bonne qualité. Jamais une seule tinette de ce beurre n'est allée chez l'exportateur, parce qu'il était retenu d'avance à des prix qui empêchaient de songer à l'exporter. Un client vient d'écrire au cultivateur dont je parle, que son beurre est "très beau." Une tinette doit en être expédiée ces jours-ci à Kingston, une autre à Ottawa, et le reste est retenu par un détaillant de Montréal. Il n'y a dans tout cela rien d'extraordinaire ; je ne le cite que comme exemple d'un état de choses qui se rapporte à la question de la qualité de nos beurres. Ajoutons encore que le beurre canadien, quand il est rendu chez le consommateur anglais peut n'être plus ce qu'il était à l'état frais ; un emballage défectueux ne lui a peut-être pas permis de résister aux misères du voyage ; on l'a peut-être encore gardé longtemps par spéculation ; et toutes ces conditions ne constituent pas une épreuve de sa qualité.

On ne peut pas nier du reste, qu'ici comme ailleurs, il se fabrique une certaine quantité de beurre acceptable comme *fin* sur n'importe quel marché. Est-il hors de doute par exemple, que l'Irlande puisse invariablement fournir de meilleur beurre que notre Ile du Prince-Edouard, — aussi verte et aussi belle. Les terres basses si riches du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse, et leurs coteaux caressés par les brises salées de l'Atlantique, peuvent produire partout du *Gilt-Edge butter*. La province de Québec a ses "Cantons de l'Est" qui ont donné leur nom au meilleur beurre de notre pays. Elle a sa région de Kamouraska ; cette région a expédié assez de mauvais beurre pour gâter la meilleure réputation ; mais elle n'en a pas moins du bétail, des herbages et une atmosphère qui ont aussi produit et qui auraient pu produire en bien plus grande quantité, du lait et du beurre sans supérieur dans le monde. Ontario, plutôt pays à blé, a eu moins d'occasion de se faire une spécialité de la fabrication du beurre ; mais là encore, et dans presque tous les comtés, il s'en est fait de bon, bien qu'il s'en soit aussi gâté des tonneaux par des mélanges trop variés et de l'emballage en magasin. Quant à la région des prairies de l'Ouest, ce glorieux héritage, il manque peut-être en certains endroits l'eau claire et abondante, qui est un facteur essentiel de la production des beurres fins, — mais ce n'est pas là la règle générale ; et, où l'on trouve de l'eau, l'on a, en plus, du bétail splendide, les herbes savoureuses et riches de la prairie, l'air le plus pur de la terre, des nuits d'été fraîches, et ajoutons-le, une population entreprenante et intelligente, — le dessus du panier des vieilles provinces. Le Canada a donc à sa disposition tous les avantages requis pour arriver au premier rang comme pays laitier. — Ses régions moins bien douées pour la production du beurre, comme par exemple les régions à blé d'Ontario et les riches terres glaises des plaines de la province de Québec, peuvent s'attacher à la production du fromage, — et ne fabriquer de beurre que ce qu'il en faut pour la consommation locale.

A côté de ces avantages de la nature, les canadiens ont l'intelligence des conditions de la réussite en industrie laitière. Et c'est là un point important, que l'on veuille bien le croire ; — les avantages naturels sont indispensables, mais à eux seuls ils n'assurent pas même la moitié du succès.

Nous sommes de plus en plus dans une ère de concurrence serrée, et pour réussir de nos jours, il faut de l'intelligence, de l'esprit d'entreprise et du savoir-faire. Les recherches scientifiques, pour comprendre les lois de la nature ; le travail expéri-

mental pour arriver à la perfection des méthodes ; les inventions ingénieuses, pour améliorer l'outillage ; de l'originalité et de l'esprit d'entreprise dans le travail, — tout cela est requis de nos jours pour se créer une place au soleil. Le succès que le Canada a obtenu pour ses fromages montre clairement que notre population possède ces qualités. Ce succès n'est pas accidentel, il n'est pas dû à un effort passager ; il est, au contraire, le résultat du travail obstiné et raisonné des hommes intelligents qui ont été associés à l'accroissement de notre industrie laitière. Le mouvement est venu des pionniers de l'industrie dans Ontario qui, formés en association et aidés d'une légère subvention du gouvernement ont créé notre système méthodique de fabrication du fromage. La province de Québec a suivi de près, et maintenant les autres provinces s'agitent. Nous sommes maîtres de cette situation économique qui est notre œuvre ; nous la comprenons, et il est fort peu douteux maintenant que le premier rang nous soit assuré.

La rectitude de jugement des fabricants de fromage canadiens est bien démontrée dans la position prise au sujet des adultérations du fromage. Tous les arguments engageants avec lesquels on a voulu amener nos gens, par esprit de convoitise, à grossir leurs profits en dépouillant furtivement leur lait par l'écémage, se sont toujours heurtés à l'opposition unanime et même impatiemment manifestée des associations laitières. La sagesse de cette attitude devient de plus en plus saillante à mesure que notre réputation augmente et s'affermi sur le marché de la Grande-Bretagne. Dans un examen officiel, fait en Angleterre, de, je crois, près de 300 échantillons de fromage canadien, pas un seul n'a été trouvé *écémé ou falsifié*.

En fait de production de beurre, malgré les indices à peu près certains d'insuccès, notre population peut faire face à la situation et l'améliorer comme celle de notre industrie fromagère. Mais il faut se mettre à la besogne, vaillamment et de suite. Ce qu'il y a d'accompli montre un désir d'améliorer et de pousser de l'avant, mais on a fait trop peu et l'on n'a pas assez osé. Je ne dissimulerai pas les difficultés, mais j'affirmerai que nos gens ont la tête à la hauteur de la tâche, s'ils veulent seulement s'y mettre comme ils l'ont déjà fait ailleurs. La discussion des moyens à adopter n'entre pas dans le cadre de ce travail.

Voyons maintenant les agents qui travaillent à l'amélioration de notre industrie laitière :

Les associations laitières de l'ouest et de l'est d'Ontario, la société d'industrie laitière de la province de Québec. Ces sociétés ont fait la grande part du travail dans les progrès atteints par la fabrication de nos fromages. L'association des beurriers d'Ontario, organisée récemment, sera d'un grand secours à l'industrie du beurre. L'association prospère des laitiers de la Nouvelle-Ecosse, établie depuis cinq ans a donné des bases solides à son travail. Il existe aussi dans Manitoba une nouvelle organisation, que je ne connais pas encore. Le collège d'agriculture de Guelph, a déjà de bons points au crédit de sa crèmerie, mais il lui reste encore un grand champ d'opérations : l'on y pratique des expériences utiles, et l'on s'applique encore plus à faire des conférences d'enseignement dans les cercles agricoles. Le chef du département de la laiterie, — un homme des mieux doués, — possède toutes les qualités pour faire un grand bien à notre industrie laitière canadienne. La ferme expérimentale d'Ottawa, qu'on est à installer, peut devenir un facteur important et rendre des services considérables en matière d'expériences et d'instruction. Notre excellente presse agricole a accompli et accomplit encore sa large part d'enseignement dans le public. Nos journaux ordinaires même savent ce qu'ils peuvent faire dans la matière, auprès de leurs nombreux lecteurs et ne manquent pas une occasion de leur prêcher le progrès. Le gouvernement fédéral et quelques-uns de nos gouvernements provinciaux ont mis le pied à l'étrier en répandant dans le pays des ouvrages spéciaux de laiterie. Comme auteur de quelques-unes des brochures répandues, je suis heureux d'avoir en mains des démonstrations solides du bien opéré par ces traités.

Avec les avantages naturels que nous possédons, avec l'esprit de notre population, en face du travail accompli et d'une disposition générale à poursuivre de nouveaux progrès, — il y a donc tout lieu d'espérer pour l'industrie laitière canadienne — UN AVENIR BRILLANT.

W. H. LYNCH.

TROISIÈME LETTRE.

CHEZ LES "DAIRY FARMERS" ANGLAIS.

C'est un congé de travail que se donne le "Dairy Farmer" au-

glais, quand il assiste à la convention annuelle de sa société. Les excursions agréables alternent avec les excellentes conférences qu'on y attend. Le voyage agrémente le travail; la bonne chère donne du relief au voyage. Malgré cela, le "Dairy Farmer" reste grognard tout le temps, et il serait difficile de dire qu'il n'aime pas autant grogner que faire tout le reste. Mais il s'amuse c'est sûr, même en face des problèmes dignes de bonnes têtes et de cœurs vaillants. Quelqu'un a dit qu'un anglais "prend son plaisir tristement" et c'est assez exact en ce sens qu'il trouve évidemment un solide plaisir à faire du travail sérieux.

MA PREMIÈRE SEMAINE EN ANGLETERRE

me fut en même temps très agréable et très instructive; elle me fournit une excellente occasion d'étudier le caractère de l'anglais, dont la physiologie morale bien caractéristique est cependant assez complexe pour n'être pas comprise au premier abord ni même à la légère. Je serais bien tenté, je l'avoue, de décrire mes premières impressions sur l'Angleterre, — ce pays est assez remarquable pour cela — mais ce n'est pas le temps, je n'ai pas l'espace nécessaire, et mes lecteurs s'impatientent. Restons dans notre cadre plus prosaïque.

Dans les discussions des "Dairy Farmers," ce qui me frappa d'abord, comme canadien, ce fut l'opinion prévalente, que l'avenir nous réserve

PRIX BAS POUR LES PRODUITS DE LA LAITERIE.

De ce côté-ci de l'Atlantique, nous nous sommes accoutumés à entendre dire que si nous pouvons améliorer la qualité de nos beurres, notre place est assurée sur le marché anglais, et que le consommateur anglais prendra nos marchandises à des prix rémunérateurs pour nous, si nous lui donnons exactement le produit qu'il demande. Il y a beaucoup du vrai dans ce point de vue de la question: la qualité, même, est la condition essentielle; mais quoi qu'il en soit, la question n'est pas réglée tout entière avec cette condition réalisée. Les conférences me révèlent une autre condition dont la nécessité me fut confirmée par une étude plus approfondie du marché anglais, le plus grand marché de l'univers: celle du

BON MARCHÉ DES PRODUITS.

Le professeur Long affirma là, en mai dernier, que, si on excepte des cas spéciaux, le bon beurre, ne vaut pas plus de 20 cents, la livre, et qu'il vaut même moins dans certaines régions! On d'ra peut être que c'est là le prix *minimum* du beurre de bonne qualité, mais il est sûr, d'un autre côté, qu'il peut rester à ce point pendant des mois entiers. Le professeur Long a parlé, je crois, des premiers prix de gros, c'est-à-dire de ceux qui sont payés au producteur; quant à moi, je n'ai vu nulle part, chez les détaillants, de beurre convenable à moins de 22 cents; j'en ai vu de 21 à 30 cents, pendant l'été, mais c'était la limite de la saison pour les beurres fins; la grande masse valant de 20 à 24 cents. Ceci, à mon avis, justifie l'affirmation du professeur Long. Je trouve une autre preuve de son exactitude dans une circulaire de commerce, que j'ai devant moi, — datée du 31 juillet 1888; cette circulaire cite, pour les beurres en entrepôt (*landed*), suédois, français ou danois et de "crémeries" une échelle de prix variant de 17 cents pour les qualités inférieures, à 23 cents pour les qualités supérieures. Cela donne une idée des prix que l'on peut obtenir, sur le marché anglais, pour des beurres offerts dans l'état qui convient à la consommation d'été. Après déduction faite des frais d'intermédiaires, de transport, etc., ces prix ne justifient pas d'espérances de grands profits. A la vérité, il ne s'agit ici que de la saison d'été, où le marché par suite de l'abondance des beurres frais, se trouve au plus bas point; mais je n'ai rien pour m'encourager à croire que, même dans les meilleures saisons, les années à venir offriront beaucoup mieux que ces prix. Il existe, au contraire, me disait un négociant de Bristol,

"DES CAUSES QUI NUIRONT AUX HAUTS PRIX"

"Quand le bon beurre de crèmerie vaut de 92 à 98 chelins (de 20 à 21 cents) pour le beurre d'été, et de 103 à 108 chelins pour le beurre d'automne, la vente en est très facile ici. Mais quand il monte à 116 chelins, environ 25 cents, le commerce en devient difficile, et les qualités inférieures et la margarine supplantent les bons produits."

Il s'agit toujours ici de prix de gros.

Il ressort de là que l'on peut en vendre de petites quantités à de hauts prix, mais en même temps, qu'il faut, pour l'écoulement des grandes, des prix la portée de la masse des consommateurs

S'il en est autrement, la consommation diminue par l'usage que l'on fait des produits dont le prix est à la portée des petites bourses. Cette opinion est juste, il n'y a pas lieu d'en douter puisque

LA CONCURRENCE QUI NOUS ATTEND

aura pour effet de réduire les prix obtenus dans le passé pour nos produits. Encore ne faut-il pas oublier que la condition de la qualité reste aussi nécessaire que jamais. Ce serait être optimiste exagéré que d'espérer des prix payants de la production de beurres inférieurs.

Devant cette perspective peu couleur de rose, il convient de se demander s'il y aura profit à

EXPORTER NOS BEURRES EN ANGLETERRE.

Cette question-là s'est souvent présentée à mon esprit, pendant mon voyage, et la réponse ne m'a pas toujours été bien définie. Il n'a pas manqué de gens là-bas, pour affirmer avec confiance que nous ne pourrions, plus, en toute apparence, faire cette exportation avec profit.

Certaines considérations importantes me font cependant croire à une situation moins grave, à notre point de vue. Il n'existe réellement que deux obstacles à ce que l'Angleterre puisse être

UN BON MARCHÉ POUR NOS BEURRES.

Ces obstacles ont déjà été mentionnés. 1. les exigences des consommateurs qui veulent des beurres de meilleure qualité que celle de nos expéditions antérieures, et, 2. la probabilité de bas prix pour l'avenir. Supposons que la condition de qualité soit réalisée, et examinons la question des bas prix.

Les exportateurs expédient nos beurres quand les prix à l'étranger sont assez au dessus des prix de notre marché local pour leur offrir une marge de profit. A l'heure actuelle, les prix d'ici sont presque aussi élevés qu'à nos coursants cités tantôt pour l'Angleterre. Dans les townships d'où j'écris à ce moment (octobre), nos cultivateurs trouvent facilement un bon marché de consommation à Montréal, pour leur beurre salé, en tinettes, à 20 cents la livre. Il serait assez difficile d'acheter avec profit le même beurre à ce prix, pour l'exportation. Certains cultivateurs du comté de Brôme se sont fait un marché plus élevé, à Montréal encore, pour du beurre en quarterons ou en livres; ils ont obtenu jusqu'à 35 cents: les prix sont un peu tombés, mais ils sont encore à 30 cents, je crois. Il semble que dans ces conditions, les profits de l'exportation ne peuvent plus exister.

Mais, il faut faire entrer autre chose en ligne de compte:

1 D'abord, l'amélioration générale de la qualité de nos beurres sera cause que les prix élevés que j'ai mentionnés pour ici deviendront plus rares; la rareté comparative de l'article de choix les explique. Quand le beurre fin de Brôme se vendait 35 cents, c'est qu'il avait peu de concurrents et qu'on obtenait à prime seulement ce qui s'en offrait. Ces prix élevés stimulèrent la production et quand celle-ci fut plus abondante, ils tombèrent à 30 cents; ils descendront peut-être même à 25 cents. Si toute notre production avait été de choix, ce prix de 35 cents n'eût jamais été possible: et quand elle sera à ce niveau de haute qualité, les prix élevés seront rares. Pourtant, il n'y a dans ce fait probable rien de décourageant; une baisse dans les hauts prix résultant d'un progrès dans la qualité, peut trouver son équivalent dans des prix moyens plus élevés. Voici comment ceci se réaliserait: prenons par exemple une tinette de beurre de choix qui se vend 20 cents, parce que sur le marché où on l'offre, il y a neuf autres tinettes de beurre inférieur. Mais, de même que si tout ce beurre était bon, cette tinette pourrait ne se vendre que 18 cents, de même les neuf autres tinettes obtiendraient un prix moyen de 18 cents. En mettant le poids des tinettes à 50 livres chacune, le montant de la vente serait dans le premier cas de \$77.50; et dans le second de \$90.00; il y aurait donc ici une plus-value de \$12.50 au total, ou \$1 25 par chacune des dix tinettes. Et ce serait certainement là au point de vue général

UNE GRANDE AMÉLIORATION.

2. Ensuite, tandis que les prix locaux pour nos beurres de choix se rapprochent beaucoup des prix courants du marché anglais, il faut bien avouer, en toute conscience, qu'il y a une belle marge à profit entre ces derniers et les prix courants obtenus ici de nos beurres inférieurs. A côté des tinettes vendues à 20 et 25 cents, combien d'autres de pauvre beurre qui se sacrifient à 12 et 15 cents la livre! Un marché étranger à 18 cents la livre devient de suite une bonne aubaine pour le producteur.

Si donc, l'Angleterre n'offre point de prix suffisant pour les beurres

qui trouvent chez nous un marché spécial, il est cependant certain qu'elle peut recevoir à des prix convenables la masse de notre production, si sa qualité devient assez bonne pour en justifier l'exportation. Je parle toujours de la question de prix, la condition d'une amélioration de qualité dans nos beurres inférieurs est certainement essentielle à ce commerce que nous pouvons ouvrir, et cette amélioration comme nous la verrons dans des lettres subséquentes, doit s'opérer dans la fabrication, dans l'emballage, dans le mode d'expédition, etc... Rappelons en passant ces quantités considérables de beurre empaqueté chez les marchands (*à repacké*) sacrifié à 10 et 12 cents, pendant que bien fabriqué et bien empaqueté il eût obtenu facilement de 18 à 20 cents en Angleterre.

3. Il faut constater la probabilité économique d'une baisse dans le prix de toutes les cultures de la ferme. La production qui augmente surtout, la concurrence qui s'accroît dans tous les quartiers, amènent la réalisation de ce fait prévu. Le beurre n'y échappera pas plus que le reste. Mais si l'on considère les avantages généraux de la production du beurre, pourquoi n'en pas fabriquer, au lieu de cultiver du blé ou de faire du fromage qui se vendront aussi à bas prix? Une citation de certaines remarques du professeur Robertson, de Guelph, à propos des avantages résultant de la production du fromage, supplantera à plus forte raison à celle du beurre. "L'industrie laitière, au moyen des fromageries par exemple, a sauvé des districts entiers de la ruine qui les menait dans l'épuisement du sol. Des terres qui ne rendaient plus, ont été restaurées par elle et elles ont donné des revenus annuels satisfaisants. D'autres districts, moins gravement atteints, ont été enrichis par elle. La seule augmentation dans les revenus, capitalisée à six pour cent, représenterait chez nous au-delà de 30 millions de dollars." Nous ne prêchons pas le remplacement du fromage par le beurre, bien entendu, mais nous voudrions qu'il prit sa place comme son égal. Et quand cette baisse de prix régnera, il reste à savoir peut-être si le beurre ne tiendra pas mieux son prix que les autres denrées de la ferme, dont la production demande moins d'intelligence et de savoir faire. Dans une des conférences entendues la bas, un M. Smith disait que les produits de la laiterie ont moins souffert que tout le reste de la baisse générale des prix."

4. Les prix du marché anglais ne seront pas toujours trop bas pour nous empêcher de songer à la concurrence contre les européens. A l'intelligence et l'esprit d'entreprise de ces derniers, nous pouvons opposer les mêmes qualités, augmentées de l'énergie caractéristique de notre nouveau monde. Aux distances et à la cherté de la main-d'œuvre, nous trouverons une compensation dans

NOS TERRES ET NOS LOYERS A BON MARCHÉ

Les inventions modernes atténuent les distances. La densité des populations européennes augmente la valeur des terres, les loyers, les taxes, etc. Si nous ne pouvons pas trouver profit à produire ce que les européens vendent, ce sera faute à nous de ne pas employer de bonnes méthodes. J'ai entendu bien des plaintes en France et en Angleterre, à propos des prix payants du jour, et je les crois rendus à ce point qu'ils permettent tout juste aux producteurs d'y trouver leur vie.

Encore une citation du professeur Robertson, à propos des prix futurs du fromage; son opinion vaut pour moi, à ce sujet, celle de n'importe quelle autorité :

"Il n'y a pas beaucoup à compter sur des prix élevés pour notre fromage. Il est même possible que huit cents soit la moyenne de ce que nous obtiendrons. A tout événement, je conseille aux cultivateurs de travailler à produire du lait assez économiquement pour faire un profit même à ce prix-là. Notre fromage, si nous le vou-

lons, nous coûtera aussi bon marché qu'à qui que ce soit, et si la concurrence devient encore plus serrée, nous ne serons pas les premiers à sortir de l'arène."

En résumé, disons donc qu'il se trouve en Angleterre un marché praticable pour nos denrées laitières, et que, pour y réussir, il faudra leur donner le niveau de qualité nécessaire, et

LES PRODUIRE ÉCONOMIQUEMENT.

W. H. LYNCH.

L'œuvre de M. Ed. A. Barnard appréciée en France.

M. Tardivel, au cours de son voyage qu'il accomplit actuellement à travers l'Europe, est allé visiter la fameuse école d'agriculture de Beauvais, la plus célèbre du monde entier.

Voici en quels termes il rend compte de cette visite dans une lettre adressée à la *Vérité* et dont nous tirons les extraits suivants.

Nos lecteurs verront quel cas les chers frères qui dirigent cette école, font des travaux exécutés dans notre pays par M. Ed. A. Barnard. L'œuvre qu'il poursuit depuis de longues années est prise par eux à sa juste valeur et ils y portent un grand intérêt.

Une pareille appréciation venant de tels maîtres dans l'art agricole, devrait inspirer de sages réflexions à tous ceux qui règlent ici la marche des progrès de l'agriculture.

Ces quelques remarques faites, nous laissons la parole à M. Tardivel.

(*Courrier du Canada*)

Beauvais, mardi le 16 octobre.

Beauvais, ville de 17,000 âmes, est située à 79 kilomètres au nord de Paris.

Nous y sommes arrivés vers une heure de l'après-midi. Le directeur de l'institut agronomique le cher frère Eugène, est un personnage en France. Il est universellement connu et estimé pour sa science agricole, son franc parler, son énergie et sa grande originalité. Ce n'est pas lui qui va par quatre chemins, quand il

s'agit de dire son fait aux puissants de ce monde. Le frère Eugène s'intéresse beaucoup au Canada et au mouvement agricole chez nous. Il connaît très bien M. E. A. Barnard et apprécie hautement ses travaux; il est aussi en relations suivies avec M. Ls Beaubien.

Occupé à faire subir les examens aux nouveaux élèves, le frère Eugène n'a pu guère me voir qu'après sept heures. Nous avons dîné ensemble et causé d'agriculture. L'après-midi, il avait prié le frère Adelin d'accompagner M. Desjardins et moi par la ville et de nous montrer les monuments.

.....

Paris, mercredi le 17 octobre:—Je suis entré à Paris très tard, ce soir, dix heures, n'ayant pu partir de Beauvais qu'après sept heures.

La journée a été employée à visiter, en compagnie du cher



BÉLIER ET BREBIS HAMPSHIRE-DOWN DU TROUPEAU BRAEWOLD.

frère Eugène, les terrains que l'Institut agricole exploite et qui servent de fermes modèles pour les élèves. Nous nous sommes rendus d'abord à Beauséjour, situé à trois kilomètres de l'Institut. Le chemin qui y conduit est, comme tous les chemins de France que j'ai vus, très bien entretenu. Beauséjour est fort bien nommé. C'est là que les frères font de l'arboriculture depuis trois ou quatre années seulement. Les résultats obtenus sont déjà magnifiques ; mais dans quelques années, lorsque toutes les plantations seront en plein rapport, ce sera vraiment merveilleux à voir. Le frère Eugène m'a tout fait voir en détail, me donnant des explications sur tout. Il m'a montré ses *Reinettes du Canada*, "la meilleure pomme du monde, dit-il sans hésiter. Il m'a aussi fait voir des jeunes plants de *Fumeuses* que M. Is Beaubien lui a envoyés, ainsi que d'autres jeunes arbres fruitiers reçus, de M. Dupuis, de Saint-Roch des Aulnaies. Le cher frère est très fier de ses pommiers canadiens et a bien hâte de voir s'ils vont réussir en France, la *Fumeuse* surtout. La *Reinette du Canada*, si réellement elle vient de notre pays, est acclimatée en France depuis un demi-siècle au moins.

Après dîner, nous avons visité les marais, qui n'ont plus de marais que le nom. C'est là que l'on voit de belles génisses hollandaises. Le frère Eugène me fait une très intéressante dissertation sur la race bovine, tout en montrant ses génisses. Je vois avec satisfaction que ses idées s'accordent absolument avec celles de M. Barnard sur la vache canadienne améliorée c'est ce qu'il vous faut, me dit-il, et n'allez pas commettre la folie de vouloir introduire

dans votre pays, les grosses vaches anglaises ou hollandaises, qui conviennent aux besoins et au climat de l'Europe ; mais qui seraient une ruine pour vous, surtout, tant que votre agriculture ne sera pas plus intensive.

A chaque instant, le frère Eugène me parle de M. Barnard qu'il a en très haute estime et qu'il voudrait voir en état de continuer et de développer ses expériences précieuses. De mon côté, je voudrais notre ami aussi bien compris par ses propres compatriotes qu'il l'est par le directeur de l'Institut de Beauvais, dont le nom fut autorité en France et dans toute l'Europe.

Nous avons visité la ferme proprement dite, où se fait la culture en grand, les écuries, les étables, la porcherie, la basse cour. Les chevaux, les vaches, les pores, sont à la hauteur de la réputation de l'Institut et remportent invariablement les premiers prix à tous les concours. "Nous ne recevons pas un sou du gouvernement, dit le frère Eugène avec une légitime fierté, et cependant nous battons tous les ans, à plate couture, la ferme modèle laïque qui reçoit une subvention annuelle de trois cent mille francs !" Dans la basse-cour il me montre le *Canard du Labrador*, "le meilleur canard du monde," me dit-il encore. Il va sans dire que les cultures sont faites avec un soin et une science hors ligne.

Trois fois la semaine, les élèves de l'Institut viennent à la ferme, située à 4 kilomètres de la ville, mais non pas du même côté que Beauséjour. Ils y voient l'application de la théorie qu'on leur enseigne, et deviennent ainsi praticiens en même temps que théoriciens.

L'Institut agricole de Beauvais est si renommé que les élèves s'y rendent de toutes les parties du monde : de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie.

J'aurais une foule d'autres choses à dire sur ma visite à Beauvais, aussi agréables qu'instructives, si le temps et l'espace me le permettaient, mais il faut savoir se borner. Quelques mots seulement et j'aurai fini.

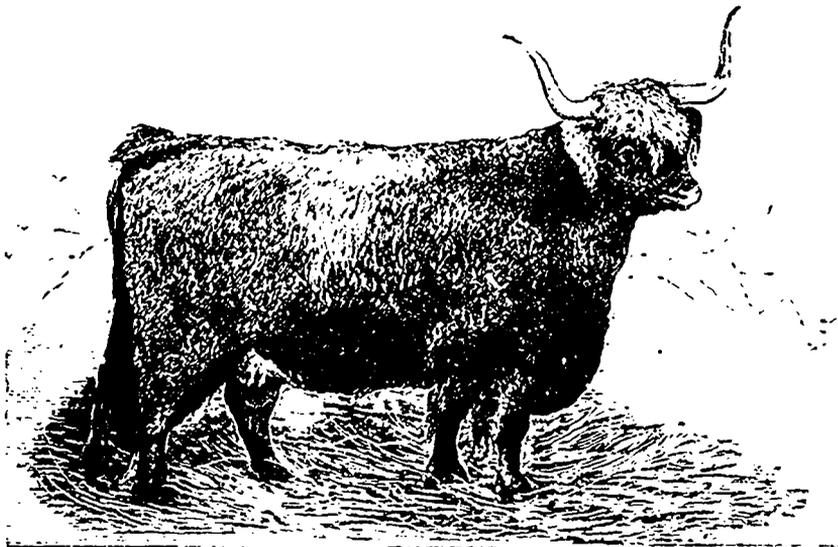
En me quittant, le frère Eugène me dit : "mille bonnes choses à MM. Barnard, Beaubien et Dupuis." Vous ne sauriez croire combien le frère Eugène s'intéresse au Canada, tout particulièrement au point de vue agricole. Il se propose de faire de M. Desjardins un agronome de première force, afin qu'il puisse rendre service à son pays. "S'il ne fait pas quelque chose de bien, dit-il, ce ne sera pas ma faute."

J'ai visité la chapelle de l'Institut. Elle est remarquable

par le fait que là est le siège principal de l'archiconfrérie de saint Joseph, dirigée par les pères du Saint-Esprit.

La ville de Beauvais est fort ancienne. On y voit une foule de maisons qui surplombent des deux côtés de la rue afin de gagner du terrain. Elle a été le théâtre de plus d'une bataille. Du temps de Jules César, elle était la capitale des *Belouacis* qui résistèrent longtemps au conquérant des Gaules.

J. P. TARDIVEL.



WEST HIGHLAND OU KYLOE.

NOS GRAVURES.

Etalon Cleveland-Bay "Royalty."—La reine d'Angleterre a dans les écuries royales environ trente paires de puissants chevaux de carrosse de ce type.

Vache West highland "Proisag Dhubb" (783)—Cette fameuse vache est la propriété de M. J. Stewart, de Bochastle, Callander, un des éleveurs et exposants les plus heureux de cette belle race. A part beaucoup de prix remportés dans des expositions locales, elle a remporté les suivants aux expositions de la *Highland Society* : Le troisième à Sterling, en 1881 ; le premier à Glasgow, en 1882 ; le second à l'exposition du Centenaire, en 1884 ; et le premier à Aberdeen, en 1885. Elle est l'ancêtre d'un grand nombre de bêtes de valeur dans le troupeau de Bochastle. La race West Highland ou Kyloe, est la plus rustique et celle de toutes les races qui fournit le meilleur bœuf du monde.

Bélier d'un an hampshiredown "Cyclone."—Ce bélier est la propriété de M. James Wood, de Mount Kisco, N. Y. qui l'a importé l'an dernier du troupeau de M. F. R. Moore, Littlecot, Angleterre. Il est le demi-frère de "Merry Hampton" le plus beau hampshire de 1887.

Bélier et brebis hampshire-downs.—Ces moutons d'un an appartenant au troupeau Braewold, de M. James Wood, mentionné plus haut, ont eu pour père "Cyclone" dont nous venons de parler et pour mères des brebis importées en 1882 et 1884. Au 1er septembre, ils pesaient un peu plus de 100 lbs.

Dispersion du troupeau et du matériel de la ferme expérimentale de Trois-Rivières.

Des circonstances absolument hors du contrôle de M. Barnard l'ont forcé d'abandonner sa ferme expérimentale de Trois-Rivières, pour venir résider à Québec. En face de ce déplacement, M. Barnard s'est vu dans la nécessité de disposer de son matériel de ferme et de son troupeau d'animaux jersey et jersey-canadiens créé au prix de bien des sacrifices.

Pour ne pas perdre le bénéfice acquis par ses recherches et ses travaux, surtout en ce qui concerne l'amélioration de la race bovine canadienne, M. Barnard a pris la résolution de ne disposer de ses animaux qu'en les plaçant en mains sûres, chez des agriculteurs qui s'engagent à continuer l'œuvre commencée et à travailler à la reproduction continue des animaux améliorés qui leur sont confiés à cette condition.

Comme nos lecteurs viennent de le lire plus haut dans la petite note intitulée : *Progrès agricole dans le Nord* M. Barnard a commencé par faire don à M. le curé Labelle, député-commissaire d'agriculture, de deux magnifiques taureaux jersey et de trois génisses. Le reste du troupeau est dispersé comme suit :

Deux vaches et un veau mâle ont été placés par M. Barnard sur la ferme du monastère des Rvds PP. Trappistes d'Oka. Un taureau et deux vaches sont sur la ferme de M. J. C. Chapais, à Saint-Denis, comté de Kamouraska, et deux veaux un mâle et une femelle chez M. F. A. Gagnon, de la même paroisse. Un taureau et deux vaches ont été également placés chez M. G. Vinclette, à Château-Richer. Enfin M. Barnard afin de mieux assurer la continuation de son œuvre a cru ne pouvoir mieux faire que de confier la crème de son troupeau (environ 18 têtes) à la ferme du couvent de Sacré-Cœur, de Québec, ainsi que les instruments les plus rares et les plus coûteux de son matériel agricole, surtout ceux en rapport avec la culture économique des récoltes des tinées à l'ensilage. M. Barnard ne pouvait certainement pas faire un meilleur choix. Les dames religieuses du Sacré-Cœur possèdent à Saint-Sauveur 40 arpents de terre, une étable de 50 vaches parfaitement installée, une belle porcherie, basse-cour, sylviculture, etc., etc. Elles ont de plus à Lorette une ferme de 300 arpents d'un sol excellent et varié quant à sa nature, et des mieux situées pour l'exploitation profitable de ses produits, car elle n'est qu'à 5 milles de Québec. C'est là où M. Barnard a réuni la meilleure partie de son troupeau et de son matériel, avec le consentement de la communauté qui désire étudier, à son profit, les nombreux problèmes par lesquels ses propres cultures deviendront un modèle d'économie bien entendue, c'est-à-dire, de réalisation des plus grands profits possibles au moyen de ressources restreintes.

J. C. CHAPAIS

LES BESTIAUX JERSEYS-CANADIENS.

Québec, 25 octobre 1888.

La correspondance qui suit donne des détails qu'il importe de ne pas oublier, nous croyons donc utile de la publier :

Révérénd P. J. B., O.

La commission du livre de généalogie des bestiaux canadiens considère les canadiens-jerseys comme une race pure, reproduisant avec certitude ses qualités qui sont de donner plus de beurre dans l'année avec une même nourriture que

toute race distincte autre que les Jerseys ou Guernesey sans alliage. Il nous semble bien établi que les bestiaux de la Bretagne et ceux des Îles de France ne formaient, jusqu'à la conquête de ces dernières par l'Angleterre, qu'une même race. À cette époque, ces familles d'une même origine furent séparées par des règlements douaniers. Plus tard, nos ancêtres apportaient dans la Nouvelle-France quelques-uns de ces mêmes bestiaux, et leurs meilleurs. Ce type s'est conservé jusqu'à nous sans alliage dans le plus grand nombre de nos paroisses françaises. Dans bien des cas, ces descendants ressemblent aux Jerseys d'une manière frappante. Mais si le sang est aussi pur, les formes ont souffert par le manque de soin. Nous avons maintenant la preuve qu'au moyen des congénères du Jersey, nos bestiaux canadiens se débarrassent de ce défaut dès la première génération. Ils assurent de plus une lactation très prolongée, sinon constante. C'est, j'espère, ce que vous reconnaîtrez dans les deux vaches que je vous envoie, sorties toutes deux de bonnes canadiennes pures, unies au plus beau Jersey du Canada "Rioter's Pride," frère de "Mary Ann" de St-Lambert. *Rioter's Pride* obtenu l'an dernier à l'exposition générale du *Dominion*, à Toronto, le grand prix, comme meilleur taureau, de toutes races.

Le veau est fils de "Albert Rex Alpha," un autre Jersey pur, et petit fils de *Rioter's Pride*. Si je ne me trompe, celui-ci égalera en beauté, et j'espère en valeur réelle, utile et profitable, les plus beaux Jersey, pur sang. Sa grand-mère, pure canadienne, a donné 45 livres de lait. Sa mère donne du lait tellement riche qu'il n'en a fallu que 12½ livres, à son premier veau, par livre de beurre.

J'ai toute raison de croire que ces vaches canadiennes jersey-pouvent produire au delà de 300 livres de beurre en 325 jours de lactation, sur 365. En moyenne, vous devrez faire une livre de beurre par 17 livres de lait, soit tout près de 6 % en beurre. Les bonnes Jerseys ou Guerneseys ne font pas mieux en moyenne.

Vous me dites que les vaches de M. D..... ne sont pas extraordinaires pour la quantité de lait. Pourriez-vous établir assez exactement la durée de la lactation et la moyenne donnée en livres de lait, etc., et la richesse comparative de ce lait ? Il serait assez facile de mettre, ce me semble, à part, une fois par quinze jours, le lait de toutes vos canadiennes-jerseys et de le passer séparément au centrifuge. Si vous voulez bien faire la même chose avec un même nombre de vaches, à la même saison et vèlées vers le même temps, nous aurions un des éléments de comparaison en pesant la crème obtenue de chaque groupe. Resterait à baratter séparément les deux quantités données de crème et à peser le beurre obtenu, si l'on veut comparer la valeur des vaches pour la production du beurre. Veuillez me dire si vous seriez disposé à entreprendre de pareils essais ? Ces essais vous seraient utiles, sans doute, et ils seraient certainement d'une grande valeur pour nos lecteurs.

Tout me porte à croire que les vaches qui vous viennent de M. D..... sont pures canadiennes jersey et qu'elles pourraient être enregistrées comme telles. Si les essais que je vous propose établissent une valeur réelle chez ces vaches, comme *barrières*, les veaux enregistrés auraient bientôt leur valeur dans le marché. Le sentiment général des bons cultivateurs canadiens est d'apprécier davantage à l'avenir, la race du pays. Du moment que l'on démontrera à l'évidence l'excellence de cette race pour la production du beurre à nourriture égale, les veaux seront recherchés, dans notre province et ailleurs, à l'égal des Jerseys, et c'est dire beaucoup.

Réformes à opérer dans la région des sociétés d'agriculture.

Au cours des excellentes réformes proposées par Monsieur le directeur du *Journal d'agriculture*, dans la publication

du mois d'octobre dernier, à l'article sixième traitant des réglemens à imposer pour les expositions de comté, je lis les mots suivans : "Obligation pour ceux qui exposent des céréales et graines fourragères de donner une affirmation solennelle que les grains qu'ils exposent n'ont pas été triés à la main."

C'est un excellent moyen d'engager les cultivateurs à nettoyer parfaitement leurs semences pour ne confier à la terre que des grains de premier choix; c'est une règle certaine pour bien juger du degré de perfection qu'atteint la culture des céréales et graines fourragères; c'est un guide sûr pour accorder aux concurrents les prix qu'ils méritent; mais je me demande : cette réforme si désirable en théorie est-elle facile à obtenir en pratique? Lorsque j'expose des animaux, ne m'est-il pas permis de choisir les plus beaux de mon troupeau; de leur donner même des soins préparatoires pour charmer l'œil des juges? Lorsque j'expose des légumes, ne m'est-il pas permis de choisir les plus gros et les mieux conformés? Lorsqu'il s'agit de céréales et graines fourragères, pourquoi ne me serait-il pas loisible de faire le triage à la main, si je le juge à propos? La qualité et la beauté, l'éclat des produits exposés ne font-ils pas le succès de nos expositions? Ne semble-t-il pas admis par tous les visiteurs que ces beaux spécimens de grains de toutes sortes ont dû subir une sévère inspection de la part de leur propriétaire?

L'expérience nous apprend que le désir de la gloire, l'appât du gain, quelque démon aidant comme dirait le bon la Fontaine, portent souvent les concurrents à commettre des fraudes tout à fait préjudiciables au succès de nos expositions. Que sera-ce donc si l'on impose un règlement, sage en lui-même, mais facile à enfreindre. Sur cent exposants, dix peut-être seront scrupuleux observateurs des réglemens, mais j'ose dire que quatre-vingt-dix céderont à la tentation de chasser du doigt ces quelques grains chétifs ou étrangers qui déparent leur boisseau de froment. On pourra découvrir bien d'autres infractions aux réglemens, mais celle-ci sous le voile de l'affirmation solennelle, qui n'a pas le caractère sacré du serment, demeurera cachée, et il sera impossible de la dévoiler. Au lieu de faire un règlement facile à enfreindre, et avec impunité, ne vaut-il pas mieux l'omettre, et laisser chacun libre d'exhiber ses grains en l'état qu'il lui plaira, pourvu qu'ils soient de la récolte de l'année et des propres produits de l'exposant?

Veillez croire, Monsieur le directeur, que je vous soumetts ces quelques remarques dans le même esprit qui vous inspire vos réformes si judicieuses et si à propos. Je n'ignore pas que, malgré vos connaissances étendues, et théoriques et pratiques, vous recevrez avec bienveillance les remarques que l'on croit devoir vous soumettre dans l'intérêt de la classe agricole. Qui n'a pas constaté votre désir de vous identifier en quelque sorte avec les cultivateurs pour les faire bénéficier de vos lumières, et même en recevoir quelques rayons, fruit de leurs expériences journalières? Cependant, je constate avec regret, que vos travaux et votre dévouement ne sont pas toujours appréciés à leur juste valeur, puisque l'on semble croire M. Barnard étranger à la plupart de nos grandes améliorations agricoles, tandis qu'il en est le promoteur, le plus ferme appui, confirmation de l'axiome que le bien ne fait pas de bruit. Rien d'étonnant, notre province a ses sinuosités, ses montagnes; ce n'est qu'en atteignant le terme de sa course que le soleil dissipe les ombres qu'elles projettent dans la plaine et féconde tout de sa chaude lumière. Le progrès se fait lentement, *festina lentè*, mais sûrement : et grâce à Dieu, grâce aux efforts généreux de tous ceux qui, à votre exemple, travaillent à la prospérité nationale par l'exploitation du sol, nous ne reculons pas. Vos nombreux écrits, vos conférences pratiques, vos charmantes causeries dissipent les ombres et portent d'heureux fruits. AGRICOLA ST. N.

Si nous avons parlé d'une affirmation solennelle que les grains n'ont pas été triés à la main, c'est parce que les sociétés, en offrant des prix pour les plus beaux grains, exigent qu'ils ne soient pas triés à la main. Du moment que les sociétés auront fait disparaître cette condition, tout considéré, nous nous rendons volontiers aux excellentes raisons données par Agricola St. N. au sujet des semences triées à la main. Nous sommes de plus particulièrement sensible aux paroles encourageantes à notre adresse.

Ed. A. B.

CUEILLETES.

ORIGINE DE LA CHYSOMÈLE DE LA POMME DE TERRE.— La chrysomèle de la pomme de terre a été décrite pour la première fois par THOMAS SAY, naturaliste de Philadelphie, en 1825. Il la trouva vivant sur une pomme de terre sauvage, probablement la *solanum tuberosum*, dans les montagnes. Comme la plante d'où sont sorties toutes nos pommes de terre est une plante de montagne, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on ait trouvé là la chrysomèle, et elle y serait restée jusqu'à aujourd'hui si l'Ouest n'avait pas été colonisé. La colonisation de cette région a nécessité la plantation de la pomme de terre, et tout ce que la chrysomèle a eu à faire a été de descendre de ses hauteurs et de se servir. Comme tout le monde gagnait l'Ouest, elle a jugé bon de faire le contraire et de venir à l'Est, et comme le logement et la nourriture étaient excellents le long de la route, le voyage a été agréable, et la voilà rendue ici, constituant le pire ennemi de la pomme de terre que le cultivateur ait jamais rencontré, ennemi qui a mis à l'épreuve l'énergie et l'intelligence de nos plus habiles entomologistes dans la recherche des moyens à prendre pour arrêter ses ravages. (*Vick's Illustrated Monthly Magazine*.)

LA POMME "TRENTON."— Parmi les nouvelles pommes de semis qui sont venues à notre connaissance dernièrement, la *Trenton* occupe certainement un rang très important. Dans le rapport de 1887, p. 10, (*rapport de la société des arboriculteurs fruitiers d'Ontario*), le président en parle dans les termes suivans : "M. Dempsey a aussi produit une nouvelle pomme, la *Trenton*, hybride de la Rougette dorée (*Golden Russet*) avec l'Espion (*Spy*). La *Trenton* d'apparence semble appartenir à la classe des Fameuses; sa forme et sa grosseur montrent qu'elle est parente de la Rougette; sa saveur est plus riche que celle de la Fameuse, de même qu'elle a une couleur plus prononcée et plus généralement répandue sur le fruit." (*Canadian Horticulturist*.)

NOURRITURE POUR LES ABEILLES.— Elle se prépare comme suit : mettez dans une casserole trois livres d'eau, faites-la chauffer jusqu'à ce qu'elle bouille, et brassez avec une palette en bois cette eau bouillante pendant que vous y tamisez dix livres de sucre granulé. Quand le tout est dissout, et que le sirop bouille, versez-y une demi-tasse à thé d'eau dans laquelle vous avez préalablement fait dissoudre une grande cuillerée à thé bien pleine d'acide tartrique. Brassez encore pendant un moment, et enlevez d'au-dessus du feu. Ce sirop ne se cristallisera pas si vous employez l'acide dans la proportion indiquée, et s'il est de la force voulue, et que le sirop ait bouilli tel que dit plus haut. Ce sirop, une fois refroidi, a la consistance du miel, et les abeilles l'absorbent et l'emmagasinent à mesure qu'on le leur fournit. (*American Apiculturist*.)

UN AGRICULTEUR ROYAL.— La reine Victoria s'est acquise toute une réputation parmi les agriculteurs anglais, comme agriculteur royal appartenant au beau sexe. Dernièrement, à l'exposition de la société d'agriculture de l'île de Wight,

elle a remporté trois prix pour les chevaux de ferme, un pour le bétail jersey, et quatre pour les moutons downs, remportant le prix de champion pour le meilleur bélier, et le prix pour le meilleur couple de brebis. (*Rural Canadian.*)

AVIS AUX SYLVICULTEURS.—Un abonnement d'un mois à l'*Echo forestier* est servi gratuitement à toute personne qui en fait la demande.

À l'expiration du mois, l'administration dispose du montant de l'abonnement d'un an, à moins d'avis contraire.

Adresser toutes les réclamations à l'administrateur de l'*Echo forestier*, 27, faubourg Montmartre, Paris, France."

ALIMENTATION DES ANIMAUX DOMESTIQUES.—La régularité dans la distribution de la nourriture est essentielle au bien-être des animaux domestiques. Quelqu'abondamment qu'ils soient nourris, ils s'inquiètent, s'ils sont obligés d'attendre lorsqu'ils ont faim. (*Farm Life.*)

ENLÈVEMENT DES PORTE FRUITS DES FRAMBOISIERS.—Il n'y a pas encore d'opinion arrêtée quant au meilleur temps pour couper les tiges des framboisiers qui ont porté fruit. Quelques horticulteurs prétendent qu'on doit les cueilver aussitôt que le fruit est cueilli, étant sous l'impression qu'elles se nourrissent encore aux dépens de la plante, et que leur absence permet aux jeunes tiges d'acquiescer plus de développement; d'autres croient que ces vieilles tiges servent de protection aux jeunes, et doivent être laissées jusqu'au printemps. Il vaut mieux employer en les coupant un sécateur de préférence à un couteau, vu que cela diminue le risque de les arracher. Les tiges se coupent mieux lorsqu'elles sont vertes. (*American Garden.*)

CONSEIL POUR LE TEMPS DES BOUCHERIES.—Toute nourriture donnée aux cochons qu'on va tuer, douze heures avant qu'on les tue, est perdue, elle rend la chair plus sujette à chauffer, et les intestins distendus plus difficiles à sortir de la carcasse. On ne doit pas non plus laisser boire les cochons le matin du jour où on les tue. Il est important de les tuer vivement. Plus ils meurent vite et sont débarrassés de leur sang, le mieux c'est. (*American Agriculturist.*)

SYLVICULTURE.—Une remarque que doit faire tout homme qui a le soin d'arbres quelconques, beaucoup ou peu nombreux, grands ou petits, c'est que chaque fois qu'il voit un arbre réellement beau, bien développé et à forme symétrique, il constate que cette perfection est due au fait qu'il a eu, soit accidentellement ou à dessein, un espace suffisant pour croître et développer toute sa beauté. (*Garden and Forest.*)

LE VIN D'ORGE.—Un fait bien intéressant vient d'être constaté par M. Jacquemin, de Nancy. En faisant fermenter le malt d'orge par le *Saccharomyces ellipsoideus*, qui est le ferment du vin, M. Jacquemin a obtenu une boisson dont le goût, qui ressemble à celui du vin blanc, diffère complètement de celui de la bière.

Il est bien curieux de se rendre ainsi compte du rôle joué par chaque ferment, qui donne des propriétés particulières aux produits dont il provoque la fermentation.

Il y a là une ressource qui pourra être utilisée dans bien des cas, lorsque cette question importante sera mieux connue. (*Revue horticole.*)

CONSERVATION DES POMMES.—L'an dernier, j'ai recueilli une bonne quantité de feuilles sèches d'érable, j'en ai mis un peu au fond des barils, puis j'ai mis dessus une couche de pommes, ensuite une autre couche de feuilles, et ainsi de

suite jusqu'à ce que les barils fussent pleins. Je les ai alors couverts de feuilles et les pommes se sont bien conservées. Je les ai vendues au printemps \$2.50 le baril, tandis que je n'en aurais eu que \$1.00 à l'automne. J'en ai vendu en mai à un acheteur qui est venu m'aider à les trier. Il m'a dit qu'il n'avait jamais vu dans toute sa vie des pommes si bien se conserver. Dans quelques-uns des barils, il n'y en avait pas une douzaine de tachées. Je vais essayer la même méthode cette année. Nous avons eu de belles pommes saines jusqu'aux pommes nouvelles en juillet. (*Green's Fruit Grower.*)

TOMATES.—La récolte des tomates a ceci de particulier qu'aucune partie ne s'en perd. Les tomates qui mûrissent de bonne heure se vendent des hauts prix, et celles qui n'ont pas le temps de mûrir se vendent toujours bien à la fin de la saison, pour marinades. Quoique les prix des tomates vertes soient généralement bas, comme elles se vendent après que la récolte a déjà donné un bon rendement, c'est un profit net pour le cultivateur. (*Le Prix courant.*)

CONSÉQUENCE LOGIQUE.—Si le prix moyen, résultant d'une production moyenne, doit donner en moyenne un léger profit, il s'en suit aussi sûrement que la nuit succède au jour, que celui qui possède plus que la moyenne d'habileté et d'industrie, peut obtenir plus que le profit moyen. Voilà tout le secret de la culture payante. Étant certain que, par la nature des choses, les prix sont réglés d'après ce principe, tout ce que le cultivateur a à faire pour obtenir plus que les profits moyens, c'est de mieux faire que la moyenne des cultivateurs. (*Rural New Yorker.*)

CORRESPONDANCE. VOLAILLES.

Cher monsieur,—Je désirerais avoir 6 à 10 coqs purs leghorns blancs de l'année, la grande partie de mes volailles sont de cette race et je n'aime pas à garder des individus parents pour la reproduction. J'aimerais autant des minorcas ou houdans pourvu que la production des œufs n'en souffre pas parce que je désire et travaille toujours pour obtenir la plus grande quantité d'œufs, et cela surtout en hiver.

Seriez-vous assez bon de me dire où j'aurais avoir ces races, avec le prix, soit dans les environs de Québec ou Montréal, ou si vous connaissez quelques éleveurs qui voudraient introduire du sang nouveau dans leurs stocks, je pourrais faire un échange aussi, j'attendrai la réponse par votre Journal si cela vous est possible.

Votre bien obligé, M. G., Jnr.

Montmorency, Québec.

N. B.—Je ne désire pas à avoir des volailles comme pour exhibition, elles seraient peut-être d'un prix élevé, le principal est pour améliorer dans la production des œufs. M. G.

RÉPONSE.—La seule adresse d'élevours de volailles que nous pouvons vous donner est celle-ci : Major Tnos Hodgson, Myrtle, Ont. Il peut se faire qu'il y ait des éleveurs de ces races dans la province de Québec, mais nous n'avons l'adresse d'aucun d'eux. Vous aurez d'excellents renseignements pour tout ce qui concerne les volailles en vous adressant à M. L. P. Vallée, photographe, rue Saint-Jean, Haute-Ville, Québec. J. C. CHAPUIS.

Moutons—Quelle race choisir ?

Sous ce titre, mon ami M. A. Mousseau écrivait dans le *Journal d'agriculture* du mois d'août un article fort bien senti sur les désappointements que lui a fait éprouver la race ovine Cotswold. Après nous avoir fait part de ce désappointement, M. Mousseau continue son article en nous parlant de la supériorité que la race Shropshire lui paraît avoir sur la race Cotswold, et son argumentation à ce sujet est correcte.

En traitant cette question M. Mousseau a bien voulu en appeler à notre expérience dans l'élevage de la race ovine pour appuyer ses dires, et il en a profité pour nous adresser en passant un

reproche amical qu'il formule comme suit: "Puisque je viens de mentionner le nom de M. Casgrain, je suis presque tenté de lui faire un reproche, c'est que dans sa dernière édition de son livre sur le mouton, il aurait dû nous dire quelle est la meilleure race de moutons qui nous convient le mieux pour notre climat."

M. Barnard, dans quelques remarques qu'il faisait à la suite de M. Mousseau, nous priait de combler dans le *Journal d'agriculture* la lacune que M. Mousseau prétend avoir trouvée dans notre petit traité sur le mouton. Ce n'est qu'après deux mois d'absence que nous avons pu lire et l'article de M. Mousseau et les remarques de M. Barnard qui l'accompagnent.

En nous rendant à l'invitation de M. Barnard, nous répondons à M. Mousseau et lui donnons nos raisons pour n'avoir pas indiqué d'une manière formelle dans notre traité quelle race nous convient le mieux. Nous n'avons réellement qu'une raison à lui donner. C'est que notre expérience ne nous permet pas encore de donner d'une manière formelle la race qui nous convient le mieux.

Les éleveurs canadiens sont partagés entre 4 races qui, chacune, paraissent avoir quelques mérites à la préférence pour notre climat. Ainsi, par exemple, le *improvel Leicester*, que M. Barnard trouve difficile à élever dans notre climat, nous paraît bien supérieur au Cotswold, et pour notre part, quoique nous trouvions mieux que le Leicester dans les Downs, nous admettons que le premier a d'excellents points en sa faveur, et nous lui connaissons de nombreux amis. Cependant nous devons dire que nous limitons au jourd'hui notre recherche de la meilleure race entre les trois races, Southdown, Shropshire-downs et Hampshire-downs, mais nous serions fort en peine de dire aujourd'hui laquelle de ces trois races convient le mieux pour nous.

Quelques-uns prétendent que le Southdown ne pèse pas, que la chair du Shropshire ne vaut pas celle du Southdown et enfin que le Hampshire a la tête trop grosse et rend par là même l'agnelage difficile. Et pourtant il se rencontre des Southdowns fort pesants. Les amis des Shropshires prétendent et semblent prouver que sa chair se vend aussi bien que celle du Southdown, et les partisans du Hampshire omettent de parler du défaut de sa tête, si toutefois il existe, pour ne voir que sa grande précocité qui le fait quelquefois peser jusqu'à 80 lbs net à dix mois, et sa supériorité pour le croisement avec les brebis du pays, qui lui vient de ce qu'il appartient à une race fixe, tandis que le Shropshire vient d'une race métis.

Tous ces points contre ou en faveur les uns et les autres, qui sont encore fort discutés, rendent bien difficile la tâche de déclarer laquelle de ces trois races nous convient le mieux; mais une qualité qu'on admet sans conteste pour les trois, c'est leur grande rusticité qui les rend toutes trois aptes à bien résister à la rigueur du climat canadien.

Pour en finir avec cette question, nous ferons un petit aveu en terminant. C'est qu'aujourd'hui nos préférences sont pour le Shropshire; mais pour qu'on ne donne pas à cet aveu plus d'importance qu'il n'en comporte, nous devons dire que nous avons bien vu le Hampshire, mais que nous n'en avons pas encore essayé l'élevage et que, d'un autre côté, il nous en coûterait fort de mettre de côté nos beaux Southdowns.

E. CASGRAIN.

L'industrie laitière dans Bonaventure.

La correspondance qui suit est à notre avis d'un grand intérêt. Il y a dans Bonaventure un vaste champ à exploiter non seulement dans l'industrie laitière, mais dans l'agriculture et la colonisation. Un chemin de fer est en voie de construction. Il est même très avancé et dans peu d'années il traversera toute la Gaspésie. Avis aux pères de famille désireux d'étaler richement leurs enfants.

J'envoie par la même maille la carte d'informations sur les fabriques de fromage ou de beurre; malheureusement, j'ai dû constater que nous ne sommes encore en possession d'aucune de ces fabriques. En fait, je n'en connais pas dans notre comté de Bonaventure. Cependant je comprends qu'une fabrique de ce genre serait ici d'une grande utilité. La culture ici est relativement assez avancée, il y a de bons cultivateurs écossais et irlandais et quelques français, c'est-à-dire canadiens commencent à marcher sur leurs traces. Le sol est d'une richesse exceptionnelle et il y

a en quantité incalculable des engrais de mer (morue, guano et vase ou marne) à la portée de tous. Cependant il y aurait énormément à faire pour tirer de la culture tout le profit désirable. En particulier, je constate que nos cultivateurs retirent très peu de profit de leurs vaches. En fait, l'industrie laitière est à peu près nulle. Une fabrique de fromage ou de beurre amènerait toute une révolution. J'y ai déjà songé. Sur mon invitation, un fromager est déjà venu visiter le terrain. Mais il m'a semblé que le prix demandé par ce monsieur 20 % du prix du fromage, est trop élevé. Seriez-vous assez bon pour nous dire ce qu'il y a de plus avantageux, d'une fabrique de fromage ou d'une *burrerie*? Et à quel taux ces fabriques sont généralement établies quand un propriétaire se charge du tout à ses frais? Je sais que des difficultés se rencontreront dans les commencements; car le grand nombre des vaches ici et dans toute la Baie des Chaleurs n'ont que le chemin et les communs pour pacager. Mais ceci montre qu'il est d'autant plus nécessaire de tenter quelque chose pour faire cesser cet état de chose. J'ai l'honneur d'être, M. le directeur,

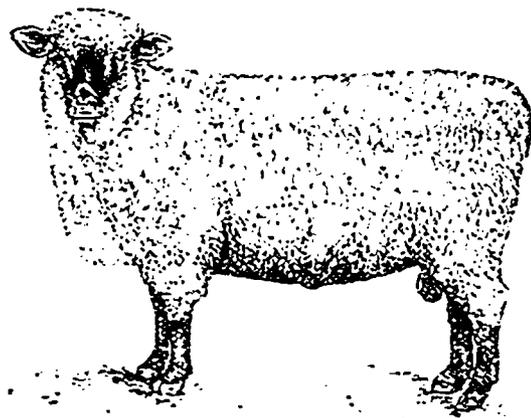
Votre tout dévoué serviteur,

A. C. P., prêtre.

7 décembre 1888.

RÉVÉREND MESSIRE B., PRÊTRE CURÉ, C., Q

Cher monsieur,—Permettez que je vous félicite du zèle que vous montrez dans l'intérêt agricole. D'après tout ce que je puis apprendre, il ne manquait au comté de Bonaventure pour le rendre très prospère qu'une direction éclairée portant les cultivateurs à tirer bon parti des richesses incalculables que le bon Dieu semble avoir répandues partout le long de vos côtes.



Bélier hampshire-down d'un au "Cyclone."

Mon espoir d'amélioration agricole est principalement dans le clergé. C'est pour la population un devoir d'état, sans doute, de tirer bon parti des richesses (*talents*) que le bon Dieu répartit aux cultivateurs. Si ces devoirs sont négligés, qui apportera mieux que vous, le remède au mal? Personne, à mon avis.

Vous avez raison de parler aux cultivateurs des avantages à retirer de l'industrie laitière; m'est avis que votre climat est des plus favorables à cette industrie. Mais il faut instruire ces populations de longue main peut-être, avant de compter sur l'appui nécessaire au succès.

20 % n'est pas trop pour le fabricant qui prend tous les risques et les frais de l'établissement. Le système de pourcentage est très supérieur à l'autre (prix fait)! Le fabricant a ainsi un intérêt direct à produire le meilleur article possible. Mais il faudrait bien se garder de lui laisser toute la liberté dans l'administration, sans y voir de près pour le compte

des cultivateurs. Généralement une ou des personnes sont chargées d'aider le fabricant dans l'administration de la vente des produits, de manière à sauvegarder tous les intérêts.

Il est difficile de dire lequel du beurre ou du fromage paiera mieux chez vous. Je crois que le beurre trouverait dans les provinces maritimes un meilleur débouché local que le fromage. Mais l'essentiel, c'est de trouver un fabricant compétent qui prenne les risques de l'entreprise. Votre succès dépendra du fabricant surtout.

Un cercle agricole vous serait particulièrement utile. Rappelez-vous qu'il suffit d'un peu de courage et de bonne volonté de la part d'une dizaine de personnes tout au plus. Les autres viendront petit à petit s'ils y trouvent de l'intérêt. Or, c'est en définitive une question d'argent à gagner. Ils en seront tous tôt ou tard s'ils ont de l'intelligence.

Vous dévoué serviteur,

ED. A. BARNARD.

La pourriture chez le mouton

Voulez-vous avoir l'obligeance de répondre dans le *Journal d'agriculture* aux questions suivantes :

1. Y a-t-il quelques remèdes pour guérir la pourriture ?
2. Quels sont les symptômes pour connaître la pourriture ?
3. La pourriture est-elle contagieuse ?

J'ai un bélier leicester âgé de trois ans, et au 15 octobre une petite bosse lui a poussé sur le nez entre la narine et l'œil ; j'ai fendu cette bosse avec un couteau et une matière jaune ayant une mauvaise odeur a coulé de cette plaie. Une semaine après cela, une bosse de la forme d'une bouteille a poussé en bas de l'oreille, j'ai encore fendu cette bosse et la matière qui coule est pareille à celle qui coule dans l'autre plaie. Le mouton a les yeux creux, il a le dos rond et quand on lui pèse sur les reins, un craquement (crackling sound) se fait entendre. La peau, de rouge qu'elle était, me semble devenir jaune et tachetée de noir. Une réponse m'obligerait.

RÉPONSE PAR LE DR COUTURE.—1. Il y en a—mais il est beaucoup plus avantageux de prévenir que de guérir. Je ne conseillerais certainement pas d'entreprendre le traitement d'une telle maladie. Il vaut mieux envoyer l'animal à l'abattoir au plus tôt.

2. Symptômes : L'œil du mouton qui en santé doit être parsemé d'une quantité considérable de vaisseaux rouges, prend dans cette maladie une teinte jaunâtre. Toutes les muqueuses apparentes telles que celles des lèvres, des narines, prennent cette même teinte. Le mouton est abattu, ne se défend pas quand on veut le saisir, ne suit pas le troupeau. L'amaigrissement est progressif, par conséquent la faiblesse. A une époque avancée, il apparaît entre les deux mâchoires une tumeur à laquelle on donne le nom de bouteille qui est plus apparente lorsque l'animal tient la tête baissée pendant quelque temps. Cette tumeur varie de volume. Elle est toujours indolente, fluctuante. Un des symptômes les plus caractéristiques, c'est ce bruit de craquement que fait entendre la peau au-dessus des reins, lorsqu'on la comprime entre les doigts.

3. La pourriture est contagieuse. Elle est causée par la présence dans le foie d'un parasite qu'on appelle *douvé hépatique*. Ce parasite est expulsé et peut ensuite s'introduire par les aliments, etc., dans le corps d'autres moutons et y produire la maladie. Dès que cette maladie s'est introduite dans le troupeau, il vaut beaucoup mieux détruire celui-ci. Si l'on jugeait à propos d'instituer un traitement, on donnera :

Sulfate de fer.....	1 oz.
Gentiane pulvérisée.....	10 oz.
Sel de cuisine.....	2½ oz

Direction : Pulvériser le sel de cuisine et le sulfate de fer ; ajoutez la gentiane et mêlez. Divisez en 20 poudres. Donnez une poudre trois fois par jour avec soit de la bière ou du gruau.

Les conditions hygiéniques devront être les meilleures : exquise propreté de la bergerie, bonne ventilation, surtout exempte d'humidité.

Il est bon d'ajouter que la pourriture n'affecte que les moutons qui paissent dans les endroits humides. Elle fait son apparition surtout dans les années pluvieuses. De sorte que aussitôt qu'on aura le moindre soupçon de la présence de la maladie dans un troupeau, on devra placer celui-ci sur un terrain sec et élevé.

Les cercles et les sociétés d'agriculture

Nous croyons devoir publier la correspondance qui suit. Elle explique un point de notre circulaire au clergé qui pouvait manquer dans le détail :

J'ai convoqué, dimanche dernier, une assemblée des paroissiens à qui j'ai communiqué la lettre-circulaire que vous m'avez adressée.

Ça été l'opinion de ceux qui étaient présents que le plus sûr moyen d'organiser cette société d'agriculture, dont vous parlez, ce serait que vous-même, ou quelqu'un député par vous, vint ici donner des explications et faire mieux comprendre l'importance de l'établissement de ces sociétés.

Plusieurs personnes m'ont paru bien désireuses de voir cette société d'agriculture s'établir ici, dans l'espoir surtout de pouvoir entendre de temps en temps des personnes compétentes, qui leur parleraient de la science agricole, etc.

Si vous pouviez venir un dimanche, ce serait le jour qui leur conviendrait le mieux. Quel que soit le jour que vous choisissiez, veuillez-m'en avvertir d'avance, afin que je puisse l'annoncer en chaire.

Je suis persuadé que votre visite serait de nature à stimuler le zèle de tous, et aiderait puissamment à organiser une société appelée à faire un grand bien parmi nos cultivateurs.

E. B., prêtre.

7 décembre 1888.

RÉVÉREND MESSIRE E. B., PRÊTRE, Curé d'A., Q.

Monsieur,—Permettez que je vous félicite du zèle que vous montrez en faveur de l'agriculture. J'ai lu votre lettre avec attention. J'y vois que vos paroissiens semblent désireux de voir un *cercle agricole* se fonder chez vous. Cela serait facile et porterait d'excellents fruits, avec un peu de travail, de bonne volonté et de persévérance. Celui qui vous aiderait le mieux sous les circonstances est mon bon ami, M. le curé Montminy, de Saint-Agapit. Il a bien voulu accepter la mission d'aller, sur invitation, faire connaître les avantages nombreux que sa paroisse retire depuis plusieurs années du *cercle agricole* qu'il a fondé.

Quant à bénéficier des argents octroyés aux sociétés d'agriculture, c'est une affaire plus difficile. A mon avis, des *cercles agricoles* bien dirigés, dans la majorité des paroisses d'un comté, engloberaient la société d'agriculture du moment que les membres seraient les mêmes, et cela pour le plus grand bien de l'agriculture. Les sociétés d'agriculture ont pour but de développer les ressources agricoles du comté. Les *cercles* ont absolument le même but, mais ils possèdent, sous une direction éclairée, des moyens d'action infiniment plus énergiques. Ils ont de plus intérêt à faire, dans leur paroisse respective, ce que la société voudrait faire *peut-être*, mais presque toujours, sans moyen efficace d'action.

C'est une question délicate que d'entreprendre même un progrès véritable : bien des intérêts sont en jeu. J'avais un devoir à remplir : celui de faire toucher du doigt une lacune qui fait perdre à un tiers au moins de toutes les paroisses du pays, un encouragement sérieux et *sonnant* au progrès agricole. J'avais aussi, nécessairement, à indiquer un remède. Je l'ai fait, en conseillant d'abord la création de *cercles* bien dirigés puis l'entente entre les différents *cercles* du comté de manière à bénéficier des avantages pécuniaires offerts aux sociétés d'agriculture.

A chacun maintenant de prendre les moyens indiqués pour

arriver au but désiré, savoir : un progrès agricole véritable, et aussi accentué que le voudront les membres des cercles.

Je demeure, Monsieur, votre dévoué serviteur,
ED. A. BARNARD.

ECHO DES CERCLES.

Cercle agricole de l'école d'agriculture de Ste-Anne.

Nous avons vu avec plaisir la reprise des conférences données par les élèves de l'école d'agriculture de Ste-Anne, suspendues depuis quelque temps par l'absence de quelques-uns de ses membres et par le départ de trois membres qui ont terminé leurs études agricoles de deux ans dans cette institution. Ces derniers ont été remplacés par trois nouveaux élèves : MM. Joseph Boudreau des Trois-Rivières ; Roiland Frigon, de St-Prospère ; et Édouard Jobin, de Québec.

Les officiers actuels du cercle sont : MM. Emile Castel, président ; Colbert Martineau, vice-président ; Emile Lapierre, secrétaire. M. Martineau sera chargé, à l'avenir, du soin de la bibliothèque. Chaque conférencier sera tenu de remettre au bibliothécaire une copie de sa conférence, afin qu'elle soit gardée dans les archives de la bibliothèque pour y avoir recours au besoin.

Dimanche, le 12 octobre dernier, il y avait nouvelle réunion du cercle agricole et conférence donnée par M. F.-X. Lemieux. Mgr Poiré honorait de sa présence cette réunion ; c'est un encouragement que les élèves apprécient grandement.

M. Lemieux, quoiqu'élève de première année, s'est bien acquitté de sa tâche, en prenant pour sujet : "L'élevage du bétail." Les points traités ont été : 1. l'hygiène ; 2. la respiration ; 3. la propreté à l'égard du bétail ; 4. la nutrition ; et 5. quantité et qualité de la nourriture à donner aux animaux.

Poursuivez, jeunes amis, ces conférences si bien inaugurées de votre part et qui démontrent que vous savez profiter des leçons données par vos professeurs. Que votre docilité, votre attention à profiter des leçons faites dans votre unique intérêt, viennent dédommager vos professeurs et leur donner cette satisfaction que leurs peines n'ont pas été stériles, que leurs labeurs vous ont profité et que leurs leçons vous seront précieuses.

Voilà, jeunes amis, ce que nous dicte notre intérêt pour vous et pour la bonne réputation de l'école d'agriculture qui se réjouira toujours de compter au nombre de ses anciens élèves des hommes qui donneront l'exemple d'une bonne culture là où ils exerceront la vocation d'agriculteur. (Gazette des campagnes)

Cercle agricole de Wotton.

Monsieur le réacteur.—Le bienveillant accueil fait jusqu'ici à notre cercle m'engage à solliciter de nouveau l'hospitalité de votre Journal pour le rapport de notre dernière séance qui, en dehors des sentiments de tristesse qu'elle a fait naître, a été le digne couronnement du programme que s'étaient tracé les membres du cercle, dix mois auparavant.

La dixième séance du cercle agricole de Wotton, tenue au lieu ordinaire des réunions, dimanche le 23 septembre 1888, comptera parmi les souvenirs des citoyens de cette paroisse. Le cercle recevait ce soir-là les adieux de son digne et zélé président, le révérend M. F. V. Charest, la paroisse de Wotton venait entendre pour la dernière fois celui qui, pendant son trop court séjour au milieu de nous, s'était fait, comme assistant-pasteur, des amis sincères de tous ceux qu'il avait mission de diriger dans la voie du salut. La salle publique était littéralement encombrée, et même un certain nombre de personnes ont dû assister de dehors à cette soirée d'adieu. Ce n'était pas seulement les soixante membres du cercle, mais la paroisse entière qui venait donner une dernière poignée de main à notre regretté président et l'assurer de ses constantes sympathies.

C'est dans des circonstances comme celle-là que la détérioration et l'exiguïté de notre maison publique font faire d'amères réflexions, que chacun regrette de constater l'impuissance de la cause publique à lutter contre les ravages du temps. Espérons que les jours deviendront meilleurs et que Wotton occupera avant longtemps, sous le rapport de ses édifices publics, le rang d'honneur qu'elle tient comme population agricole, intelligente, laborieuse et amie du progrès.

M. le président fit l'ouverture de l'assemblée par la lecture du rapport ci-dessous, adressé au cercle par les juges du concours agricole :

" AU CERCLE AGRICOLE DE WOTTON.

Messieurs,— C'est avec bonheur que nous vous soumettons quelques notes que nous avons prises, lors de notre inspection, comme

juges, sur les terres des cinquante-deux concurrents de votre cercle agricole.

" De suite, ce grand nombre de concurrents dans l'art agricole, doit vous être agréable, Messieurs ; agréable sous deux rapports : d'abord, parce que ce grand nombre annonce une grande émulation parmi les membres de votre cercle, qui ne fait que de naître, et que cette noble émulation fait faire de grands progrès ; et puis ce grand nombre encore prouve que Wotton avait besoin d'un cercle agricole : nous le voyons par ces cinquante-deux cultivateurs qui, de prime-abord, se trouvent avec d'assez beaux produits agricoles et d'assez belles terres pour les livrer à l'inspection et à la critique des juges.

" Oui, Messieurs, à la louange des cultivateurs de Wotton, nous avons vu de très belles terres et de bien beaux produits ; et c'est précisément ce qui nous plaçait dans une position des plus délicates. Il était entendu que chaque article aurait un maximum de dix points. Eh bien ! nous avons vu des concurrents remporter jusqu'à cent-trente-deux points.

" Il serait trop long et même inutile de vous énumérer ce qui nous a le plus frappés. Disons de suite que la culture en général est sur un très bon système. Grains magnifiques, prairies en bon ordre, et de très bons pâturages. Ce qui nous a paru un peu négligé, ou qui, peut-être, n'est pas assez connu, c'est la culture du blé-d'inde à fourrage, culture qui mérite une très grande considération, surtout pour plusieurs membres du cercle, qui font spécialité de la beurrerie.

" Vraiment, nous avons été étonnés de voir chez plusieurs membres la meilleure qualité de beurre qu'on puisse désirer sur nos marchés. Rien n'est négligé : laiteries bien aérées ; crémeuses des derniers modèles ; presses à beurre de premier choix, et le tout d'un procédé parfaite. Nous espérons que d'aussi beaux exemples seront suivis.

" Les bestiaux nous ont paru bien beaux. Néanmoins, si nous avions un conseil à donner, nous dirions : Améliorons encore. Les bons animaux sont la richesse du cultivateur.

" Nous avons l'honneur d'être, Messieurs, vos très humbles serviteurs,

(Signé.)

{ CLÉOPHAS TÉTRAULT,
J. H. CRÉPEAU,
BÉNONI LÉPINE.

Des prix avec des diplômes furent ensuite distribués aux cinquante-deux concurrents mentionnés dans le rapport des juges. Grâce à la générosité de l'honorable ministre de l'agriculture et de la colonisation et de M. William Evans, de Montréal, le cercle a pu, dès le premier concours, accorder des prix à tous les concurrents, en donnant le choix à chacun suivant le nombre de points obtenus.

Voici les noms de ces heureux concurrents, suivant l'ordre de la distribution des prix :

MM. Michel Bélisle, Zacharie Bélisle, Michel Allard, Eusèbe Maureau, Pierre Corbeil, Esdras Bélisle, P. M. Bélisle, Adolphe Allard, Charles Thibodeau, Eugène Lemire, Joseph Vaillancourt, Paul Corbeil et fils, Louis Geoffrion, William Lavigne, Patrick O'Bready, Joseph Corbeil, Séverin Chartier, A. C. Bélisle, Romuald Maureau, Joseph Turcotte, Joseph D. Paquin, Joseph Paquin, Basile Corbeil, Honoré Gaouette, Jacques Picard, Honoré Goudreau, Charles Guimond, Esdras Nault, Francis Grégoire, Délia Duplessis, Aimé Turcotte, Donatien Bélisle, Hyacinthe Gendron fils, Israël Bélisle, Azarie Lemire, Moïse Lemire, J. B. Breault père, Stanislas Corbeil, Gilbert Bergeron, Olivier Labelle, Narcisse Corbeil, Antoine Jourdain, Édouard Léger, Eugène Bélisle, Berthim Phénix, Rodolphe Petit, J. B. Breault fils, Damasc Charland, M. T. Stenson, Zotique Deslauriers, T. Gervais.

Après quelques remarques appropriées de M. le président sur la valeur des prix distribués, valeur relative plutôt qu'intrinsèque, il fut proposé par M. Charles Thibodeau, secondé par M. Patrick O'Bready.

Que des remerciements chaleureux soient votés à l'honorable ministre de l'agriculture et de la colonisation et à M. William Evans, pour leurs dons généreux dans le but de venir en aide au cercle agricole. Adopté à l'unanimité.

Proposé par M. M. T. Stenson, secondé par M. Joseph Paquin : Que MM. William Evans, C. Tétrault, J. H. Crépeau et Bénoni Lépine soient nommés membres honoraires de ce cercle, et que copie de la présente résolution et de la résolution ci-dessus soit immédiatement transmise aux personnes qu'elles concernent. Adopté à l'unanimité.

M. Stenson, ex-président du cercle, donne ensuite lecture de l'adresse suivante :

" AU RÉV. P. V. CHAREST, prêtre, président du cercle agricole de Wotton.

" Rév. monsieur.—C'est avec un sincère et profond regret que nous avons appris que vous êtes appelé à changer bientôt la scène de vos labeurs apostoliques et que nous serons par le fait privés du précieux concours de votre zèle et de vos talents distingués dans la promotion du but de notre cercle agricole.

« L'arcle II de notre constitution se lit comme suit :

« Le but du cercle est :

- « 1. L'étude et la pratique de l'agriculture ;
- « 2. Bien remplir ses devoirs d'état ;
- « 3. Combattre le luxe et l'ivrognerie ;
- « 4. Encourager la colonisation et enrayer l'émigration ;
- « 5. Eviter les procès et les injustices ;
- « 6. S'entraider pour le bien.

« Notre cercle a à peine atteint une année d'existence, et cependant vous avez déjà rempli au complet ce programme.

« Vos conférences savantes et habilement élaborées ont traité ces différentes questions de manière à porter la conviction dans l'esprit des membres du cercle et des nombreux assistants à nos différentes séances, et ont laissé chez chacun un germe bienfaisant qui a produit de bons fruits et qui ne pourra manquer de continuer à se développer par leur souvenir.

« Il est écrit que celui qui fait pousser un brin d'herbe là où il n'en existait pas est un bienfaiteur du genre humain : si tel est le cas, et qui en doutera, votre travail zélé et intelligent dans notre cercle vous donne droit à une position distinguée comme bienfaiteur des cultivateurs de cette paroisse.

« Non seulement vos habiles instructions sur l'art d'améliorer la culture des champs, mais aussi vos conférences sur la morale ont été autant de bons grains jetés en bonne terre, qui rendent une récolte abondante à la population en général et surtout à notre jeunesse bien disposée à suivre la route du bien et du progrès, du moment qu'elle leur est tracée avec cette lucidité dont vous possédez le don.

« Votre absence causera un grand vide dans nos réunions, mais votre souvenir nous sera toujours présent à l'esprit,

« Quand vos occupations vous permettront de le faire, nous vous prions de favoriser notre cercle de quelques-unes de ces conférences intéressantes et instructives dont vous avez le secret, et de faire revivre par votre présence au milieu de nous le souvenir du bon temps passé dans nos réunions depuis notre organisation.

« Pour conclure la pâle réflexion de nos sentiments envers vous, donnée dans ces quelques paroles, nous vous assurons que vous emportez avec vous notre sympathie et notre estime profondes et nous prions Dieu de vous bénir dans votre nouvelle position.»

Voici la réponse de M. Charest, réponse toute sympathique et empreinte de la plus extrême modestie :

« Messieurs, je vous remercie des bonnes et peut être trop flatteuses paroles que vous venez de m'adresser. Assurément, je ne mérite pas autant que vous vous plaisez à le redire. Seul, le sentiment de la reconnaissance a pu vous faire ainsi tomber dans cette sorte d'exagération à l'égard de ce que j'ai fait pour votre cercle. Cependant, comme ces paroles en elles-mêmes sont sincères et qu'elles parlent de cœurs sympathiques, je les accepte avec une profonde reconnaissance, ainsi que les souhaits de prospérité et de bonheur que vous avez bien voulu former pour moi.

« Messieurs, je ne suis pas le seul qui ait travaillé au soutien de notre cercle. Tous ses membres, et chacun dans la mesure de ses forces et capacités, ont mis généreusement la main à l'œuvre pour faire prospérer notre association. Les uns en donnant d'intéressantes conférences ; les autres en faisant part à nos assemblées des fruits de leurs expériences et de leurs observations en fait d'agriculture ; ceux-ci en discutant sagement divers sujets agricoles ; ceux-là en prêtant le précieux concours de leur expérience et de leur sagesse comme membres du comité de direction. En un mot, tous, depuis le premier jusqu'au dernier, vous avez contribué au maintien de notre cercle. Et comment y avez-vous contribué ? Vous y avez contribué, et c'est là le point essentiel, en vous efforçant de mettre en pratique les leçons et les instructions qui vous ont été données par vos amis et par vos confrères du cercle. Et la preuve la plus évidente et la plus indiscutable de tout cela, c'est la magnifique concours agricole qui a eu lieu parmi vous, et qui a reçu ce soir son digne couronnement. Vous avez grandement sujet de vous en enorgueillir.

« Messieurs les cultivateurs de Wotton, soutenez de toutes vos forces votre cercle agricole. Attachez-vous à une culture soignée de vos champs ; et souvenez-vous toujours que l'agriculture est la première et la plus grande source de bien-être d'un pays, et que le cultivateur honnête, industrieux, intelligent et instruit est le plus indépendant et le plus heureux des hommes.

« Vous avez exprimé un désir, bien légitime sans doute : c'est que je revienne quelquefois pour vous donner des conférences. Mes bons amis, je ne puis vous le promettre ; dans l'état actuel des choses, des circonstances difficiles m'empêchent et m'empêcheront de me rendre à une aussi agréable invitation. Mais soyez persuadé que, tout éloigné que je serai de vous, votre cercle aura toutes mes sympathies, et j'y porterai autant d'intérêt que par le passé, parce que j'en ai voulu et que j'en veux encore le développement, l'agrandissement et la prospérité. Encore une fois, Messieurs, merci et au revoir.»

M. Stenson fait suivre cette réponse de quelques remarques appropriées et termine en proposant la motion suivante qui est secondée par M. Adolphe Allard :

Que le révérend P. V. Charest soit nommé membre honoraire du cercle agricole.

Cette motion est adoptée à l'unanimité des voix de la nombreuse assemblée.

Espérons que les circonstances dont parle M. Charest ne sont pas invincibles, et que notre regretté président viendra de temps à autre soutenir par sa présence l'association dont il est l'un des principaux fondateurs et au succès de laquelle il a contribué pour une si large part. Par ordre du comité. P. GENVAIS, secrétaire C. A. W.

Wotton, 9 novembre 1888.

PARTIE NON OFFICIELLE.

LA CONSOMPTION GUÉRIE.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 149 Power's Block, Rochester, N. Y.

SURDITÉ GUÉRIE.—Un traité très intéressant, de 132 pages, sur la surdité, orné de gravures. Maux de tête, comment les guérir chez soi. Franco par la poste, 5 cents.

Addresser : DR NICHOLSON, 30 rue St-Jean, Montréal.

A VENDRE

CHEVAUX PERCHERONS, NORMANDS ET BRETONS, BÉTAIL AYRSHIRE, COCHONS BERSHIRE, VOLAILLES PLYMOUTH ROCK. S'adresser à M. LOUIS BEAUBIEN, 30, rue Saint-Jacques Montréal.

THE KNABE PIANO.

From the Boston Evening Traveler.

The Knabe piano, at the present time, stands in the front rank as a musical instrument, and is so recognized all over the country, and among the best judges. It was nine years ago to-day that Mr. E. W. Tyler, agent for these instruments, made his first selection of pianos at the Knabe & Co., warerooms in Baltimore. In the comparatively short time that has elapsed these instruments have attained a position and acquired a reputation that it is safe to say, has not been equalled by any other pianoforte in the same time. The best part of it is that the popularity which this piano has secured is a healthy and substantial one—not one that is based on a short-lived "boom," but one that has come about by honest dealing and the production of an instrument that is all that it is claimed to be. The Knabe piano combines all the qualities requisite for a good instrument. It has a beauty of sound, resonance, flexibility of tone, an even scale, perfect action, and a durability that is unexcelled by any other instrument in the market. These merits have given it a remarkable sale, and have given it a place in the market far ahead of its competitors.

DARWIN'S THEORY.

Darwin's theory of the "survival of the fittest" is simply that the weakly die, while the robust and hardy thrive and live. How true this is of all seed growth, and how necessary to sow only that which is suited by nature to live and develop.

D. M. Ferry & Co., the great Seed Growers and Seed Dealers, of Detroit, Michigan, supply only the best and purest, raising their own seeds by the most improved methods and with the greatest care, bringing to their business the invaluable aid of more than thirty years' experience. Their Seed Annual for 1889 is a real help to the gardener, and should be in the hands of all who desire to purchase pure and true seeds. Send your name to the firm's address at Detroit, Michigan, and they will forward you a copy.

POMMIERS A VENDRE.

12000 famenx et diverses variétés parfaitement acclimatées.

P. S. LACOMBE, pépiniériste,
CÔTE DES NIGES, près Montréal, P. Q.